

Anzeigen = Notes bibliographiques

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: ReferenceList

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **32 (1982)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANZEIGEN - NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE - HISTOIRE SUISSE

DANIEL PAUNIER, *La céramique gallo-romaine de Genève*. Genève/Paris, Jullien-Champion, 1981, 437 p. (Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, IX).

L'auteur, professeur d'archéologie provinciale romaine à l'Université de Lausanne et directeur du nouvel Institut d'archéologie et d'histoire ancienne, nous a donné, avec cette thèse magistrale (437 pages in-4!) un instrument de travail remarquable qui va servir de base à toutes les futures études consacrées à la céramique en Suisse, en Narbonnaise et bien au-delà.

De la Tène finale au royaume burgonde, D.P. a repris toutes les anciennes fouilles dans la région genevoise (car l'étude ne porte pas seulement sur l'agglomération urbaine mais encore sur tout le territoire avoisinant, ce qui lui confère les dimensions d'une véritable étude d'histoire régionale et en multiplie l'intérêt), a suivi les moindres sondages, en a réalisé lui-même bon nombre; ce travail considérable lui permet de définir très précisément les différents faciès présentés par les céramiques, qu'elles soient locales ou d'importation. Si l'auteur est donc un maître de la céramique, son livre dépasse largement cette spécialité. D'une part on y trouvera mille renseignements précieux sur les fouilles des sites urbains et ruraux, ce que D.P. appelle «l'occupation du sol», y compris les nécropoles, bien sûr; d'autre part on y découvrira d'importantes conclusions historiques basées sur l'étude des relations commerciales. Ainsi ce livre est bien davantage qu'un instrument de travail comme l'écrit modestement l'auteur. Les problèmes soulevés ne sont certes pas tous résolus - par exemple ceux qui concernent la persistance du mode de vie gaulois et les degrés de l'acculturation romaine; ils sont du moins posés et D.P., dans le cadre de l'Institut qu'il dirige, a maintenant les moyens de les résoudre. Avec ses étudiants, il a commencé l'étude systématique de la céramique du *vicus* de Lousonna et de sa région. La multiplication de ces études nous conduira à de nouvelles synthèses riches de promesses. On voit qu'un nouveau souffle inspire désormais l'archéologie romande.

Saint-Sulpice

Claude Bérard

MARIO DE LUCIA, *Economia e società della Svizzera nell'età préindustriale*. Napoli, Edizioni Scientifiche Italiane, 1982, 187 p., tableaux (Economia e storia a cura di Eugenio Zagari, 2).

L'auteur, professeur d'histoire économique à l'Université de Lecce, se propose de présenter les étapes du développement économique de la Suisse aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il tient à faire connaître les raisons qui ont porté ce petit pays, situé au cœur de l'Europe, au niveau d'une économie hautement développée et industrialisée. A part l'introduction, portant sur les lignes générales du développement économique de la Suisse, et la conclusion, situant dans le cadre européen les progrès réalisés en Suisse, l'ouvrage se divise en trois parties principales: la société et la vie politique de la Confédération de la Paix de Bâle (1499) à l'occupation française (1798), l'industrie et le commerce aux XVIIe et XVIIIe siècles, le développement de l'agriculture et l'avènement de l'élevage.

Le livre peut fournir des informations utiles, dont quelques-unes cependant ne sont pas très à jour, au lecteur italien ne maîtrisant ni le français ni l'allemand. Il n'apporte, par contre, pas de synthèse nouvelle à l'étudiant suisse. La principale déficience – l'auteur la reconnaît lui-même – tient au fait que ce dernier ignore quasi l'entière production historiographique de Suisse alémanique. Un choix de quelques ouvrages fondamentaux en allemand aurait néanmoins permis à ses lecteurs plus germanophiles de combler eux-mêmes les lacunes les plus évidentes. En compensation, l'auteur s'est relativement bien documenté du côté de la Suisse romande.

Du manque d'informations de première main résultent des erreurs, des insuffisances et des déséquilibres graves. Des erreurs, par exemple, en ce qui concerne le fonctionnement de la Diète fédérale et l'administration dans les bailliages communs. Parmi d'autres insuffisances on note celles dues à l'ignorance des nombreux travaux de démographie historique et d'histoire sociale (Bickel, Perrenoud, école Mattmüller), des recherches dans le domaine du climat (Pfister, Piuz), des études sur le service étranger (école Peyer). Les déséquilibres se manifestent surtout dans le choix des exemples et des tableaux – cours des monnaies, poids et mesures, dîmes, prix ravitaillement des villes –, où l'auteur se cantonne le plus souvent dans le Pays de Vaud et la République de Genève, si l'on fait exception de deux tableaux concernant les aspects monétaires du XVI^e siècle.

Il est regrettable que l'initiative en soi louable de l'auteur voulant faire mieux connaître à ses compatriotes l'histoire économique de notre pays, n'aie pas porté de fruit un peu mieux équilibré et davantage mis à jour par rapport aux recherches et publications historiographiques suisses.

Stettlen

Martin Körner

ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

SETON LLOYD, *Die Archäologie Mesopotamiens. Von der Altsteinzeit bis zur persischen Eroberung*. München, C. H. Beck, 1981. 324 S., Abb.

Der Verfasser war jahrzehntelang selbst als Archäologe im Irak und in der Türkei tätig. Sein Buch, vor vier Jahren in englischer Sprache erschienen, liegt jetzt in sorgfältiger deutscher Übersetzung vor. Es behandelt Ergebnisse archäologischer Arbeiten seit dem Beginn unseres Jahrhunderts. Manches davon ist dem Allgemeinhistoriker wenig bekannt, auch wenn Namen wie Koldewey, Andrae, Parrot oder Woolley bereits einen fast legendären Klang haben.

In seinen Ausführungen über die geographischen Gegebenheiten des untersuchten Raumes vertritt Lloyd die heute vorherrschende Meinung, dass sich die Küstenlinie Mesopotamiens am Persischen Golf in den vergangenen Jahrtausenden nicht wesentlich geändert habe – dies im Gegensatz zu den Hypothesen auf mancher historischen Karte. Die sumerischen Städte des Südens lagen also nicht direkt am Meer, sondern waren durch ein ausgedehntes Lagunen- und Kanalsystem mit ihm verbunden. Für den Norden zwischen Palästina und den Grenzgebirgen gegen Persien ist in prähistorischer Zeit eine ausgedehnte Waldlandschaft anzunehmen, die bereits in der Jungsteinzeit durch Menschen und deren Tierzucht stark beeinträchtigt wurde.

Zu den Konstanten der mesopotamischen Geschichte gehörte immer wieder die Auseinandersetzung zwischen ansässigen Bauern und Städten auf der einen, Nomaden und Hirten auf der andern Seite. Das Zusammentreffen konnte friedlich oder

gewaltsam verlaufen, das Ergebnis eine Unterwerfung oder aber die gegenseitige Durchdringung sein. Dabei bleiben die Kenntnisse über die frühesten Zeiten naturgemäss lückenhaft. Besonderes Interesse verdienen die Ausführungen über den Beginn des Neolithikums, den man nicht mehr als «Revolution», sondern als einen langsamen evolutionären Prozess bezeichnen muss, wie präkeramische neolithische Funde und vorneolithische steinerne Kultstätten heute zeigen. Als besonders problematisch für die Darstellung grösserer Zusammenhänge erweisen sich Fragen der Chronologie, da es oft sehr schwierig ist, relative Schichtfolgen verschiedener Fundplätze zueinander in Beziehung zu setzen. Dies gilt nicht nur für prähistorische Zeiten, sondern vielfach auch für historische seit dem dritten vorchristlichen Jahrtausend.

Viele neue Resultate brachten hier vor allem die Untersuchungen im nördlichen Mesopotamien, wo grössere Bauten sumerischer Zeit auch an Plätzen wie Ninive, Assur und Mari bekannt wurden. Dabei zeigt sich das auch sonst zu beobachtende interessante Phänomen, dass in verschiedenen Gebieten gleichzeitig höhere zivilisatorische Stufen erreicht werden, ohne dass als Ursache dafür eine politische Dominanz nachweisbar ist.

Der Verfasser behandelt in chronologischer Reihenfolge die materiellen Überreste der verschiedenen Kulturen, beginnend mit der Zeit der sumerischen Stadtstaaten, endend mit der letzten Monarchie von Babylon. Dass dabei von den schriftlichen Quellen, aber auch von den Funden, die schon im 19. Jahrhundert gemacht wurden, kaum mehr die Rede ist, entspricht der Thematik des Buches. Andererseits hätte man gerne mehr über die neuen Grabungsergebnisse in Dilmun (Bahrain) und vor allem in Ebla gehört, wo italienische Archäologen seit bald 20 Jahren mit grossem Erfolg tätig sind und dabei ein umfangreiches, historisch wie sprachwissenschaftlich bedeutendes Palastarchiv ans Licht brachten.

Bei der nüchternen und ausgewogenen Darstellung wird kaum sichtbar, welche Entbehrungen und Strapazen hinter den Ergebnissen dieser Feldforschung stecken, wie entmutigend Stätten von der Ausdehnung Babylons für Archäologen wirken, wie unspektakulär die Detailarbeit an Lehmziegel- und Schilfarchitektur sein kann. Rechnet man dazu die ständigen Querelen mit Behörden, die üblichen akademischen Eifersüchteleien, ja sogar das Risiko, Opfer von Räuberbanden oder zwischenstaatlicher Piraterie zu werden, dann erscheint das Werk der letzten drei Forschergenerationen als eindrucksvolle Leistung, zu der auch Lloyd seinen Teil beigetragen hat.

Zürich

Werner Widmer

EUGENIO MANNI, *Geografia fisica e politica della Sicilia antica*. Roma, Giorgio Bretschneider, 1981. 332 p. (Istituto Siciliano per la Storia Antica, Testimonia Siciliae Antiqua, I 1 = Supplement 4 zu «Kokalos»).

Im ersten Band der neuen, vom «Istituto Siciliano per la Storia Antica» herausgegebenen Reihe «Testimonia Siciliae Antiqua» sind die antiken Schriftquellen zur physischen und politischen Geographie Siziliens zusammengestellt. In einer längeren Einführung legt Mani die Prinzipien der Erfassung der Stichworte dar und diskutiert die verschiedenen Quellentexte wie auch weitere Einzelprobleme. Den Hauptteil des Buches machen alphabetisch nach Stichworten geordnete Kapitel über die Namen der Insel Sizilien, ihrer Meere, ihrer Küsten, der kleinen vorgelagerten Inseln, der Berge, der Flüsse, der Bevölkerungselemente, der Siedlungen und der Strassen aus. Nicht aufgenommen sind archäologisch nachgewiesene Siedlungen, deren antiker Name nicht bekannt ist. Ausser bei den grossen Stichworten sind die Quellentexte vollständig aufgeführt, so dass die Orientierung leicht fällt. Grössere

Texte, darunter auch Abgelegenes, sind im Anhang vollständig abgedruckt. Eugenio Manni hat so ein nützliches Arbeitsinstrument für all diejenigen geschaffen, die sich mit dem antiken Sizilien befassen, wie es sich in der literarischen Überlieferung darstellt. Die epigraphischen, numismatischen und archäologischen Quellen zu den einzelnen Siedlungen sollen in späteren Bänden aufgearbeitet werden.

Zürich

Hans Peter Isler

FRIEDRICH-KARL KIENITZ, *Völker im Schatten. Die Gegenspieler der Griechen und Römer*. München, Beck, 1981. 364 S., Abb.

Dem Buch liegt die auch im Titel ausgedrückte These zugrunde, dass im europäischen Geschichtsbild eine Reihe von Völkern und Kulturen die Opfer eines unberechtigten Klassizismus geworden seien. Bis heute werde alles Griechische und Römische überbewertet, ja verabsolutiert, wogegen die grossen Leistungen von Hethitern, Phönikern, Philistern und andern nicht den gebührenden Platz einnehmen. Daher sei richtigzustellen, dass es sich bei der griechisch-römischen (und der auf ihr fussenden abendländischen) Kultur nur um *eine* von vielen handle, zudem eine sehr fragwürdig gewordene, wie ein Blick auf unsere Begriffe von Wissenschaft zeige: Die Geisteswissenschaften hätten sich längst zu einem esoterischen Spiel unter Randgruppen entwickelt, die Naturwissenschaften hingegen und mit ihnen der technische Fortschrittsglaube angesichts der sich abzeichnenden Möglichkeit einer Selbstvernichtung der Menschheit ihren Sinn weitgehend verloren. Auf diese in manchen Punkten sicher beachtbare These richtet sich der eigentliche Inhalt des Buches aus, das einen Querschnitt durch Geschichte und Kultur verschiedener Völker des Altertums vermittelt. Den zeitlichen Rahmen bildet einerseits das 12. vorchristliche Jahrhundert mit der Völkerinvasion um das östliche Mittelmeer, andererseits Hannibals Niederlage gegen Rom am Ende des 3. Jahrhunderts, räumlich werden die Gebiete des Nahen Ostens, der Iran und Italien behandelt.

In einem ersten Teil vernimmt man manches über Ägypten, vornehmlich aus der Amarna- und Ramessidenzeit, sodann über Hethiter, Mykener und die aus Norden kommenden Seevölker. Die Darstellung entspricht im allgemeinen dem heutigen Wissen, bei kontroversen Fragen wie dem Achchijawaproblem oder in bezug auf den berühmten Diskus von Phaistos wird zumindest eine vertretbare Ansicht dargelegt. Offen bleibt höchstens, ob dies wirklich «im Schatten» der Griechen lag: Ein Blick auf die gängigen Werke über Alte Geschichte, etwa die Fischer-Weltgeschichte oder die Cambridge Ancient History, spricht jedenfalls nicht dafür, und ausserdem lässt die Flut populärer Neuerscheinungen über nicht-griechische und nicht-römische Völker vermuten, beim geschichtlich interessierten Laien sei heute Perikles weniger bekannt als etwa Echnaton – von Tut-ench-Amun ganz zu schweigen.

Der zweite Teil behandelt die Phöniker und ihre Kultur, besonders die Entwicklung der Schrift, ferner die Philister und ihren Staat in Palästina, die Etrusker, die Einwohner Sardinien und das wenige, was sich über die Völker der Balkangebiete heute sagen lässt; der dritte berichtet über die Nachfolger der Hethiter in Kleinasien, über die Spätzeit Ägyptens und schliesslich über Persien bis zum Feldzug Alexanders. Im abschliessenden vierten Kapitel beschäftigt sich der Autor mit den nicht-römischen Völkern Italiens und den Karthagern.

Diese Fülle von Themen und Zusammenhängen, vor allem aber die Ausrichtung auf die eingangs skizzierte Grundlinie hat, was kaum überrascht, auch ihre Schattenseiten. Was sollen z. B. Feststellungen wie die, Homer habe von der mykenischen Zeit verzerrte Vorstellungen gehabt oder Platons Äusserungen über Atlantis seien nicht für bare Münze zu nehmen? Weithin gegenstandslos sind auch Vermutungen über verlorengegangene Literatur etwa der Karthager oder gar der Veneter, woge-

gen es ein durchaus bedenkenswertes Problem ist, warum die Griechen so selten fremde Sprachen lernten: Ob hier wirklich Überheblichkeit ausschlaggebend war, lässt sich nicht nachweisen, doch dürften auch die damals ganz andern Begriffe von Ausland oder sonstige Schwierigkeiten (– erst allmählich entwickelten z. B. griechische Gelehrte ein universell anwendbares Grammatiksystem, das ein theoretisches Erlernen überhaupt ermöglicht –) eine nicht unwesentliche Rolle gespielt haben. Besonders fragwürdig wirkt des Verfassers Kritik an Herodot, in dessen Spuren er als Geschichtsschreiber ja wandelt, und den er unvermeidlicherweise ausgedehnt benützt, namentlich in den Ausführungen über Ägypten. Nach Ansicht von Kienitz bestand das Verhältnis zwischen Griechen und Ägyptern zur Hauptsache darin, dass die ersteren die zweiten nicht verstanden. Ähnlich tendenziös mutet es an, wenn vom toleranten persischen Grossreich die Rede ist, das sich so vorteilhaft von der chaotischen griechischen Poliswelt abgehoben habe: Die unbestreitbare Toleranz der Perserkönige kann nicht ausschliesslich als Tugend hingestellt werden, sondern es bleibt zu berücksichtigen, dass die damaligen Mittel es ohnehin nicht erlaubt hätten, eine grosse Zahl verschiedenster Völker totalitär zu regieren. Zudem wäre auf die Frage einzugehen, warum es nicht nur in Ionien, sondern auch in Ägypten und den östlichen Reichsteilen immer wieder zu blutigen Aufständen gegen die Perser kam.

Im Kapitel über Italien wiederum ist der Prozess der Romanisierung allzu einseitig als Unterjochung einer (hier nicht chaotischen, sondern bunten) Völkervielfalt dargestellt – auch wenn kein Historiker heute bestreiten wird, dass die römische Ausenpolitik des ausgehenden dritten und des zweiten vorchristlichen Jahrhunderts an Brutalität und Zynismus kaum noch zu übertreffen war.

Jede Geschichtsschreibung hat sich zwischen dem extremen Historismus, der alles Überlieferte für wissenschaftlich hält, und einem Utilitarismus, der gerne unter der Flagge der «Relevanz» segelt, ihren Standort zu suchen. Hier jedoch ist aus dem Feldzug gegen einen ohnehin nur noch in Relikten vorhandenen Klassizismus eine neue Art von Einseitigkeit entstanden, die bei aller Vielfalt und Geschicktheit der Materialverarbeitung immer wieder den Blick für die Proportionen trübt.

Zürich

Werner Widmer

CHRISTIAN MEIER, *Die Entstehung des Politischen bei den Griechen*. Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1980. 514 S.

Das Buch besteht aus einer Reihe von verhältnismässig selbständigen Aufsätzen, die zum Teil, meist in etwas anderer Form, bereits an andern Stellen publiziert worden sind. Sie werden zusammengehalten durch die Thematik, eben den Versuch, das Wesen des «Politischen» zu bestimmen, und zwar in dem historischen Kontext, in dem es als bewusst gewordenes Phänomen zum ersten Mal in der Weltgeschichte aufgetreten ist, im Griechenland der archaischen und der klassischen Zeit.

Die ersten Ausführungen gelten notwendigerweise der Begriffserklärung. Das «Politische» – der Terminus ist von Carl Schmitt übernommen – wird umschrieben als das Handlungsfeld, «in dem die politischen Einheiten sich untereinander bewegen», wo also die Beziehungen zwischen allen Beteiligten geregelt werden, wo es um Macht und Entscheidungsfindung geht. Da die Bewusstwerdung des «Politischen» untrennbar verbunden, teilweise sogar identisch ist mit dem Werden der Demokratie, wird der zweite Hauptteil diesem ebenfalls welthistorisch einzigartigen Vorgang gewidmet. Im dritten Teil wird dann gezeigt, wie das Neue, das sich im «Politischen», aber auch in manchen andern Lebensbereichen im Verlauf des 6. und dann vor allem des 5. Jahrhunderts Bahn brach, im Bewusstsein der Zeitgenossen sich manifestierte, sowohl in der Tragödie – die Eumeniden des Aischylos werden einge-

hend analysiert – wie in der damals entstehenden Historiographie und schliesslich ganz allgemein im Denken des 5. Jahrhunderts, in welchem ein neuartiges Bewusstsein des Könnens und der Machbarkeit der Dinge auftritt, das der Verfasser als «Auxesis-Bewusstsein» bezeichnet.

Am Ende des letzten Aufsatzes (S. 487ff.) formuliert Ch. Meier schliesslich zusammenfassend seine Hypothese zum Ablauf der Entwicklung: Die lang dauernde Krise des 7. und des 6. Jahrhunderts, die neue Lösungen für das Zusammenleben verlangte, brachte eine kleine Elite von Männern hervor, die ihr Interesse nur und ganz der Gestaltung der Polis widmeten, und die über die Möglichkeiten von Verbesserungen zielgerichtet nachdachten. Sie waren imstand, faktische Änderungen zu bewirken, und so erwies es sich, dass die staatliche Ordnung durch geeignete Massnahmen geformt werden konnte. Da gerade die politischen Neuerungen intensiver erlebt wurden als andere, hob sich das «Politische» ab und wurde zu einem eigenständigen Erfahrungsbereich.

Diese eben versuchte Zusammenfassung enthält zweifellos manche Vergröberung der subtilen und komplexen Gedankenführung. Der nicht immer leicht zu lesende und auch auf Umwege und Wiederholungen nicht verzichtende Band gibt ein reiches Spektrum von Analysen antiker und moderner Phänomene und ist ein gewichtiger Beitrag nicht nur zur griechischen Geschichte, sondern auch zu einer vergleichenden Geschichtsbetrachtung. Die darin enthaltenen Anregungen verdienen es, weiter verfolgt zu werden, vor allem wäre mehr Konkretisierung im einzelnen vonnöten. Es ist zu erwarten, dass der Verfasser selber noch einiges dazu leisten wird.

Winterthur

Peter Frei

PETER GUYOT, *Eunuchen als Sklaven und Freigelassene in der griechisch-römischen Antike*. Stuttgart, Klett-Cotta, 1980. 236 S. (Stuttgarter Beiträge zur Geschichte und Politik, Bd. 14).

Das aus einer Stuttgarter Dissertation herausgewachsene Werk gibt einen ausführlichen Überblick über das sozialgeschichtlich und für bestimmte Epochen auch politisch nicht uninteressante Thema. Bearbeitet ist die griechisch-römische Antike bis in die Zeit von Theodosius I.; altorientalisches (vor allem achämenidisches) und byzantinisches Material ist hie und da beigezogen. Umsichtig und umfassend wird über das Eunuchentum im allgemeinen, seine Verbreitung in der Gesellschaft sowie über die Einschätzung gehandelt, die es im Altertum erfahren hat. In diesen Belangen wird das Buch wohl auf längere Zeit grundlegend bleiben. Von einem übergreifenden Gesichtspunkt aus ist besonders die Gruppe der sogenannten Hofeunuchen zu erwähnen, die als Diener und Berater in der unmittelbaren Umgebung von Herrschern autokratisch regierter Staaten oft eine politisch bedeutsame Rolle spielten. Mit Recht wird betont, dass dies gerade deshalb möglich war, weil die Eunuchen ihrer sozialen Randstellung wegen loyale Helfer der Herrscher gegenüber den zivilen und militärischen Führungsgruppen waren. Die dazu im Anschluss an Thesen Wittfogels gemachten Schlussbemerkungen auf S. 179f. sind aber doch vielleicht allzu pointiert.

Winterthur

Peter Frei

ALFRED SÖLLNER, *Einführung in die römische Rechtsgeschichte*. München, Beck, 1980 (2., überarbeitete Aufl.). 186 S. (Beck'sche Elementarbücher).

Das Buch gibt eine vorzügliche Einführung in die Geschichte des römischen Rechts von den Anfängen bis zur justinianischen Kodifikation und deren Fortwirken bis zur Gegenwart. Die Darlegungen sind elementar gehalten, auch der Nichtju-

rist wird ohne Schwierigkeiten folgen. Besonders hervorzuheben ist die Quellennähe. In jedem Kapitel spielen Textstellen, die übersetzt und interpretiert werden, eine grosse Rolle, sei es zur Illustration des Gesagten, sei es als Ausgangspunkt der Einführung. Auf diese Weise erwirbt sich der Leser auch einige Kenntnisse des materiellen Rechts. Etwas enttäuschend ist nur das Kapitel über die Vor- und Frühgeschichte. Hier vermittelt der Verfasser gerade durch die Textstellen einfach das Bild, das die annalistische Überlieferung von dieser Epoche gezeichnet hat, und zwar ohne echte Ansätze zur Kritik. Abgesehen davon – ein sehr nützliches und empfehlenswertes Buch!

Winterthur

Peter Frei

WILHELM KIERDORF, *Laudatio Funeris, Interpretationen und Untersuchungen zur Entwicklung der römischen Leichenrede*. Meisenheim am Glan, Anton Hain, 1980. 176 S. (Beiträge zur klassischen Philologie, Heft. 106).

Mit dieser Schrift, einer Habilitationsschrift, beschlägt der Verfasser ein Epigraphiker wie Altphilologen gleichermaßen interessierendes Gebiet, beleuchtet er doch die literarische Gattung der Leichenreden von den verschiedensten Seiten her. Bekanntlich beschreibt Polybios im sechsten Buch seines Geschichtswerkes den Begräbnisritus eines römischen Adligen, der ihn offenbar tief beeindruckt hatte. Wichtigster Bestandteil des Begräbnisses war die Leichenrede, die, von einem Angehörigen der Familie gehalten, sich vorwiegend mit den Taten des Verstorbenen auseinandersetzte. Nun sind uns wenige Bruchstücke solcher Leichenreden literarisch oder inschriftlich überliefert, und der Verfasser untersucht in seinem klar gegliederten Werk zuerst drei Reden, zwei literarisch überlieferte sowie die berühmte «Laudatio Turiae», die inschriftlich überlieferte Leichenrede auf eine vom Schicksal schwer heimgesuchte Adlige der Spätrepublik. Die weiteren Untersuchungsgegenstände sind dann vornehmlich literar-historischer Natur: es geht um die Entwicklung der Leichenrede, um den Einfluss der griechischen Rhetorik auf diese ursprünglich römische literarische Gattung, und auch um die Unterschiede zur griechischen Leichenrede, die in ganz anderem Umfeld (kollektive Leichenrede auf die Gefallenen, gehalten von einem Staatsmann, im Gegensatz zur römischen Leichenrede auf Einzelpersonen, die eine Angelegenheit der gens war) entstanden war.

Dem Autor gelingt es nachzuweisen, dass die römische Leichenrede zweimal dem Einfluss griechischer Rhetorik ausgesetzt war (im 1. Jh. v. Chr., als die durchgebildete Phraseologie übernommen wurde, und in der christlichen Spätantike, wo sich überdies der Aufbau der Leichenrede änderte). Erwähnenswert sind überdies die kulturhistorischen Aspekte, in denen die Anfänge der Leichenrede und die Riten der Totenklage unter Heranziehung von modernem Vergleichsmaterial untersucht werden. Zwei Anhänge bilden den Schluss der Schrift: Anhang 1 enthält ein Verzeichnis der bezeugten Leichenreden mit der Wiedergabe des Textes der «Laudatio Turiae» einschliesslich des neuen Fragmentes. Anhang 2 enthält die Leichenreden des Casius Dio und die historische Rede des Antonius für Caesar, die in der nachmaligen Literatur wohl berühmteste Leichenrede des Altertums.

Diese etwas ausführlichere Inhaltsangabe könnte Lateinlehrer etwa ermuntern, sich einmal für eine Einzelstunde die Behandlung einer Leichenrede vorzunehmen. Gerade die «Laudatio Turiae» ist ein interessantes Kulturdokument, und die angezeigte Arbeit ein guter und zuverlässiger Führer dazu.

Aarau/Bern

Regula Frei-Stolba

CARL JOACHIM CLASSEN, *Die Stadt im Spiegel der Descriptiones und Laudes urbium in der antiken und mittelalterlichen Literatur bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts*. Hildesheim, Olms, 1980. 128 S. (Beiträge zur Altertumswissenschaft, Bd. 2).

Der Autor dieser kleinen Studie gibt einen interessanten, die Grenzen der üblichen Epocheneinteilung überschreitenden Überblick über das Thema des Städtelobes und der Städtebeschreibung von Homer bis zum 12. Jahrhundert, bis zum Lob Londons zu Ehren des berühmten Erzbischofs und Kanzlers Thomas Becket. Die klassische Antike ist ja vornehmlich eine städtische Kultur, und so verwundert es nicht, dass der Autor in einem ersten Teil eine reichhaltige Liste von Städtebeschreibungen und Lobreden auf Städte zusammenstellen kann. Noch interessanter sind die Analysen dieser Textstellen, kann er doch zeigen, wie die Städtebeschreibungen durch eine gewisse Einheitlichkeit auffallen, die auch mit den wenigen antiken theoretischen Überlegungen zu diesem Thema übereinstimmen (S. 33ff.): Lage und Anlage der Stadt, Klima, Umgebung, Distanz zum Meer, dann vor allem Bauten, Tempel und Befestigungen, allenfalls Gründer und Gründungsgeschichte werden erwähnt; das hingegen, was für moderne Betrachter das Wesen einer Stadt ausmacht, nämlich wirtschaftliche Tätigkeiten und handwerkliche Aktivitäten der Bewohner, gar etwa in statistischen Daten gefasst, fehlen vollkommen. Dies hängt mit der antiken Haltung gegenüber Handwerkern und Händlern zusammen, die man zwar als notwendig, aber dann doch als verachtenswert eingestuft hat.

Im zweiten Teil geht der Autor den zum Teil anonymen Städtebeschreibungen des Mittelalters nach, die ebenfalls noch durch das traditionelle Bild geprägt waren. Erst im 12. Jh. entwickelte sich offenbar ein neues Verständnis des Phänomens «Stadt» (S. 67).

Die Studie ist ansprechend und flüssig geschrieben; leider fehlen ein Inhaltsverzeichnis wie auch Untertitel; dieser Mangel wird jedoch durch zwei Indices ausgeglichen.

Aarau/Bern

Regula Frei-Stolba

ROLAND MOUSNIER, *La monarchie absolue en Europe du Ve siècle à nos jours*. Paris, Presses Universitaires de France, 1982. 245 p. (Coll. «L'historien», No 46).

D'emblée le titre surprend: pourquoi choisir le début du Moyen Age comme point de départ d'une étude sur un système de gouvernement typique de l'époque moderne? A la lecture, on comprend rapidement que cela découle d'une décision méthodologique précise: M. Mousnier présente l'absolutisme dans une perspective quasiment transformiste. Il commence par étudier les systèmes politico-administratifs qui en sont, soit l'exact opposé, soit une pâle ébauche, mais qui ont tous en commun d'avoir précédé, et parfois préparé, l'absolutisme classique. Le livre brosse donc une fresque très générale de l'évolution des institutions gouvernementales dans l'Europe du Moyen Age et des Temps modernes, et évoque des aboutissements et des formes étatiques tout à fait étrangers au pouvoir absolu, avant d'en arriver à l'absolutisme proprement dit, qu'il décrit selon les exemples classiques, mais aussi dans une perspective passablement extensive, notamment pour l'histoire postérieure à la fin de l'Ancien Régime.

La démarche est donc spécifiquement historique dans son principe, ce dont on ne saurait trop se féliciter, dans un domaine où tant de divagations se sont donné libre cours. Mais, à lire cette brillante synthèse, on se prend à se demander si l'histoire est vraiment quelque chose d'aussi linéaire et d'aussi strictement déterminé. Tout se passe comme si un ensemble incroyablement complexe de forces provoquait des transformations étatiques en nombre limité, et aboutissait nécessairement à une ou

deux formes possibles de gouvernement, et à celles-là seulement. Certes le livre est destiné aux étudiants, et la simplification est vertu pédagogique. Mais, devant cette vision d'un passé sans mystère, on s'interroge sur le sens même de la recherche historique, du moins de celle qui s'attache à un réel apparemment plus imprévisible que l'évolution des structures administratives. Jusqu'ici, c'était l'historiographie marxiste qui nous avait habitués à des schémas explicatifs aussi prédéterminés. On ne saurait taxer M. Mousnier de marxisme, mais on s'étonne que l'auteur de recherches ponctuelles si riches se laisse piéger par une vision presque darwinienne de l'histoire.

Allaman

Rémy Pithon

Germania Sacra. Neue Folge 15. *Bistum Konstanz*. 1. *Das Stift St. Stephan in Konstanz*. Im Auftrage des Max-Planck-Institutes für Geschichte bearbeitet von HELMUT MAURER. Berlin, de Gruyter, 1981. XIV, 497 S., 1 Karte.

Wenige Monate nach seinem bedeutenden Werk über den schwäbischen Herzog folgt aus der Feder Helmut Maurers der erste Band über das Bistum Konstanz im Rahmen der *Germania Sacra*. Obwohl der Rahmen des Werkes durch die bekannten Richtlinien der *Germania Sacra* festgelegt ist, kommt die eigenständige Arbeitsweise des Verfassers mehrfach zum Nutzen des Werkes zum Vorschein. Der vorliegende Band lässt bereits deutlich werden, wie sich die Bearbeitungsräume der *Germania Sacra* und der *Helvetia Sacra* im Bereich der Diözese Konstanz am Bodensee überschneiden.

Die Stephanskirche in Konstanz war in einem Gräberfeld vor dem spätantiken Kastelhügel (= Münsterhügel) entstanden. In der um 680 verfassten ältesten Vita des hl. Gallus wurde die Kirche erstmals als Zufluchtsort des Heiligen erwähnt. Später wurde sie als vermutlich älteste Kirche von Konstanz zur Pfarrkirche der Stadt. Nach frühneuzeitlicher, jedoch glaubhafter Überlieferung gründete Bischof Salomo I. in Salmsach in der Nähe von Arbon eine Chorherrengemeinschaft, die dieser oder Salomo III. nach Konstanz an die Stephanskirche verlegte und damit das Stift gründete. Dort wurden die Chorherren jedoch erstmals 1125 urkundlich genannt. Nachdem Barbarossa 1155 die bischöflichen Rechte über das Stift bestätigt hatte, liess sich dieses 1159 vom Papst ein Privileg ausstellen, das es bis ins 18. Jahrhundert im Kampf gegen ungerechtfertigte Ansprüche benützte.

Die Benützung der Stiftskirche als Pfarrkirche der Stadt verbanden diese und das Stift aufs engste. Somit kam auch die Reformation im Stift früh zum Durchbruch, und die Stiftskirche war 1527–1548 evangelische Pfarrkirche. Die katholisch gebliebenen Chorherren hielten sich bis 1530 in Bischofszell und daran anschliessend bis 1551 in Radolfszell auf. Die Jahrzehnte nach ihrer Rückkehr in die Stadt bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts waren der inneren Reform des Stiftes gewidmet. Selbst im Laufe des 17. Jahrhunderts waren immer noch Visitationen und Mahnungen an das Stift erforderlich, das erst im 18. Jahrhundert mit der gleichzeitigen Prägung durch die barocke Frömmigkeit eine tiefgreifende Besserung seines inneren Zustandes erfuhr. Diese Entwicklung des Stiftes beendete 1802/1803 die Säkularisation durch Baden.

Das Kapitel hat nie mehr als neun Mitglieder umfasst. Statuten lassen sich für dasselbe in ersten Ansätzen bereits im 12. Jahrhundert nachweisen. Die Pröpste waren zugleich Domkanoniker. Ihre Herkunft entsprach daher weitgehend der sozialen Schichtung des Domkapitels. Sie entstammten bis zum Ende des 14. Jahrhunderts zumeist dem vorwiegend aus der staufischen und bischöflich-konstanzischen Ministerialität hervorgegangenen Dienstadel, dann eher dem Konstanzer Patriziat, während mit der Gegenreformation erneut der niedere Adel in den Vordergrund

trat, zu dem ab dem 17. Jahrhundert Angehörige bürgerlicher Beamten- und Patriarzfamilien hinzukamen. Bei den Inhabern des Leutpriesteramtes und der Kanonikate überwogen Angehörige des Konstanzer Stadtpatriziats neben Mitgliedern des Niederadels und bürgerlicher und patrizischer Familien aus südwestdeutschen und nordschweizerischen Städten. Seit der Neuzeit entstammte die überwiegende Anzahl der Stelleninhaber dem Bürgertum.

Der Schwerpunkt des Stiftsbesitzes befand sich bereits im 12. Jahrhundert im Thurgau im Umkreis und teilweise innerhalb der sog. Bischofshöri, vor allem zwischen Kreuzlingen und Weinfelden, zwischen Bodensee und Thurtal, im Bereich von Seerücken und Ottenberg. Ein kleinerer Besitzkomplex des Stiftes lag nördlich des Bodensees im Linzgau. Während der Reformation beanspruchte der Konstanzer Rat das Stiftsvermögen, konnte sich aber mit dieser Forderung bei der Eidgenossenschaft nicht durchsetzen, die die Einkünfte dem emigrierten Kapitel zusprach. Nach der Säkularisation wurden bereits 1804/1805 die ehemaligen Stiftseinkünfte im Thurgau zusammen mit den dortigen Besitzungen abgelöst.

Der Verfasser hat sich in seiner Untersuchung wieder einmal als ein Meister im Detail gezeigt, der dabei aber keineswegs die grossen Zusammenhänge aus dem Auge verloren hat. Die Landes- und Kirchengeschichte im Bodenseeraum ist durch die vorliegende Arbeit Helmut Maurers erneut bereichert worden, wofür diesem lebhaft zu danken ist.

Tübingen

Immo Eberl

KARIN NEHLSSEN-VON STRYK, *Die boni homines des frühen Mittelalters unter besonderer Berücksichtigung der fränkischen Quellen*. Berlin, Duncker & Humblot, 1981. 390 S. (Freiburger Rechtsgeschichtliche Abhandlungen, Neue Folge, Bd. 2).

Die neue rechts- und verfassungshistorische Forschung hat die Korrekturbedürftigkeit zentraler Thesen und Lehrmeinungen vor allem für den Bereich der frühmittelalterlichen Geschichte erkannt und sich bemüht, neben der Zeitgebundenheit früherer Forschungsergebnisse (Böckenförde) auch wichtige Prozesse und Strukturen durch eine Revision des umfangreichen Quellenmaterials mit kritisch-analytischen Methoden zu erhellen. Eine solche Zielsetzung verfolgt auch die hier anzuzeigende Freiburger Dissertation aus der Schule Kroeschells, die zahlreiche Anregungen Hermann Nehlens aus seinen Arbeiten zur frühmittelalterlichen Rechtsgeschichte aufgreift und fruchtbar weiterentwickelt (vgl. etwa Vortr. u. Forsch. 23, 1977, 449–502).

An ein vielfach zu breit geratenes Referat der einschlägigen rechts- und verfassungsgeschichtlichen Literatur schliesst die Verfasserin eine eindringliche und überaus sorgfältige Untersuchung über das Vorkommen des Begriffs *boni homines* in frühmittelalterlichen Formelsammlungen sowie in nahezu allen verfügbaren Urkunden und Kapitularien an. Erst durch den bisweilen mühsamen Umweg über den bisher noch nicht vorgenommenen formalen Strukturvergleich des riesigen Quellenmaterials wird eine grundlegende Korrektur älterer Literatur zum Problem der *boni homines* möglich.

Der Begriff selbst wird als vorfränkisch erkannt, wobei eine Entwicklung aus antiken und spätantiken Vorbildern der *boni viri* und ihrer Funktion als Schiedsgutachter, Schätzer und Gerichtszeugen zumindest wahrscheinlich gemacht werden konnte. Im Frühmittelalter tauchen die *boni homines* dann im wesentlichen als Personen uneingeschränkter Zeugnisfähigkeit auf, zu der entsprechend der fränkischen Gerichtsverfassung auch die *Idoneität* als Urteiler trat. Die Verfasserin lehnt dabei wohl zu kategorisch die Möglichkeit, dass Autoren unserer Quellen bisweilen nur eine moralische Auszeichnung vornahmen, zugunsten ihrer Auffassung der *boni ho-*

mines als Rechtsterminus ab. Der umfangreiche Beweisgang, der unter anderem die nicht vorhandene Identität der *boni homines* mit den *nobiles*, die Negierung von Zusammenhängen mit der Gemeinfreienlehre sowie die Notwendigkeit zeitlicher wie räumlicher Differenzierungen erbrachte, hat zwar deutlich gemacht, dass freie Herkunft für die *boni homines* unabdingbar war, dass aber für dieses «gesamtgermanische» Problem ein soziologischer Gruppenbegriff nicht anwendbar ist, der die Homogenität über die Annahme eines Rechtsterminus genauer präzisieren könnte.

So liegen die Verdienste der vorliegenden Studie zum einen im methodischen Bereich als exemplarische kritische Untersuchung zu einem Spezialproblem frühmittelalterlicher Rechtsgeschichte, zum anderen in der hieraus resultierenden Korrektur bisheriger Lehrmeinungen anhand einer präzisen Quellenuntersuchung. Das, was den Begriff der *boni homines* schliesslich noch positiv ausfüllt, nämlich «in erster Linie eine Qualifikationsbezeichnung zur Ausübung bestimmter rechtlicher Funktionen» (S. 254), geht freilich nicht viel über den Artikel *boni homines* von Gerhard Dilcher, HRG I (1971), col. 491 f. hinaus.

Braunschweig

Bernd Schneidmüller

Sankt Elisabeth. Fürstin, Dienerin, Heilige. Aufsätze, Dokumentation, Katalog; Ausstellung zum 750. Todestag der hl. Elisabeth, Marburg, Landgrafenschloss und Elisabethenkirche, 19. November 1981 bis 6. Januar 1982. Hg von der Philipps-Universität Marburg in Verbindung mit dem Hessischen Landesamt für geschichtliche Landeskunde. Sigmaringen, Thorbecke, 1981. 570 S., Abb., 3 Karten.

In siebzehn, meist kurzen und gehaltvollen Aufsätzen stellen namhafte Autoren Umwelt, das religiöse Umfeld, die sozialen Beziehungen und das Nachleben der heiligen Elisabeth von Thüringen dar und deuten Überreste und künstlerische Zeugnisse ihres Lebens. Besonders interessant für Historiker sind folgende Arbeiten: Kaspar Elms Übersicht über «Die Stellung der Frau im Ordenswesen, Semireligiosentum und Häresie zur Zeit der heiligen Elisabeth», Alexander Patschowskys vorsichtiges Urteil über «Konrad von Marburg und die Ketzer seiner Zeit», Otto Gerhard Oexles umfassende Orientierung über «Armut und Armenfürsorge um 1200. Ein Beitrag zum Verständnis der freiwilligen Armut bei Elisabeth von Thüringen», Wolfgang Brückners kritische Bemerkungen «Zu Heiligenkult und Wallfahrtswesen im 13. Jahrhundert. Einordnungsversuch der volksfrommen Elisabeth-Verehrung in Marburg» und Helmut Beumanns Studie über «Friedrich II. und die heilige Elisabeth. Zum Besuch des Kaisers in Marburg am 1. Mai 1236».

In dem ausführlichen Katalog werden die nach Themenkreisen geordneten Ausstellungsobjekte bezeichnet, beschrieben und kommentiert unter Beifügung der einschlägigen Literatur. Vorzügliche farbige und schwarzweisse Abbildungen, Stammtafeln und Karten vergrössern die Anschaulichkeit. Der Band besitzt dasselbe hohe Niveau wie die umfangreiche Staufer-Dokumentation des Jahres 1977.

Küsnacht

Monica Blöcker

OTTO BECK, *Die Reichsabtei Heggbach: Kloster, Konvent, Ordensleben. Ein Beitrag zur Geschichte der Zisterzienserinnen.* Sigmaringen, Thorbecke, 1980. 684 S.

Unter den der Abtei Salem inkorporierten acht Frauenklöstern spielte die Heggbacher Reichsabtei in der oberschwäbischen Zisterziensergeschichte die bedeutendste Rolle – weshalb die vorliegende Arbeit in besonderem Masse unsere Aufmerksamkeit verdient. Beim Aufbau des Werkes hat der Autor zweifellos die modernen Forderungen der Klosterschichtsschreibung beobachtet – wie sie sich bei der Pra-

xis der *Germania Sacra* herauskristallisiert haben. So wurden neben Baugeschichte, Gründung, Reformationskrise, Aufhebung, Besitzverhältnissen auch die rechtliche Stellung der Abtei in jeder Richtung (Verhältnis zu Kaiser und Reich, zur römischen Kurie, zur Diözese Konstanz und zum Zisterzienserorden) behandelt; die Personallisten wurden zusammengestellt und auch die soziale Herkunft der Nonnen eingehend untersucht. Indem er aufgrund des Heggbacher Beispiels das klösterliche Alltagsleben, die Satzungen und das religiöse Brauchtum der Zisterzienserinnen sehr ausführlich schildert, geht der Verfasser allerdings weit über das gewohnte Schema hinaus. Die genaue Aufstellung der infolge der Säkularisation Heggbachs in alle Himmelsrichtungen zerstreuten (es werden 13 Lagerorte festgestellt!) Archivalien, Bücher, Handschriften sowie Kunstgegenstände macht die Arbeit auch im Hinblick auf zukünftige Forschungen besonders wertvoll. Durch eine reichhaltige Bilderbeilage, einen sorgfältig zusammengestellten Quellen- und Literaturnachweis sowie ein Personen- und Ortsregister wird das Werk ergänzt.

Schlieren

Judith Steinmann

HELMUT BEUMANN, *Der deutsche König als «Romanorum rex»*. Wiesbaden, Steiner, 1981. 52 S. (Sitzungsberichte der Wissenschaftlichen Gesellschaft an der J. W. Goethe-Universität Frankfurt am Main, Bd. 18, Nr. 2).

Zur Klärung der Genesis dieses Titels, den der von den deutschen Fürsten gewählte König seit dem Anfang des 12. Jahrhunderts führte, bevor er die Kaiserwürde erlangte, prüft der Verfasser sorgsam alle seit Heinrich II. verstreut liegenden Belege, räumt Zweifel an ihrer Echtheit aus und erklärt sie als eine Auswirkung des seit Otto III. endgültig etablierten römischen Kaisertitels. Die Titelvarianten der burgundischen Kanzlei Heinrichs III., welche seit den Untersuchungen von Julius Ficker (1885) als Ausgangspunkt für den Gebrauch des römischen Königstitels betrachtet werden, kann B. hingegen als Versuche im Zusammenhang des damaligen Bemühens um eine Klärung der staatsrechtlichen Stellung Burgunds im Reich der Salier (im Umkreis um den Hofkapellan Wipo) interpretieren. Erst unter Heinrich V. ist «*Romanorum rex*» zum Normtitel geworden, als Antwort auf die polemische Verwendung der deutschen Königsbezeichnung «*rex Teutonicorum*» durch Gregor VII. und seine Nachfolger.

München

Ernst Tremp

HARTMUT BOOCKMANN, *Der Deutsche Orden. Zwölf Kapitel aus seiner Geschichte*. München, Beck, 1981. 320 S., Abb. (Beck'sche Sonderausgaben).

Dieses Buch wurde geschrieben, um einem sogenannten Sachbuch «nach dem Muster der bekannten Bände über Germanen, mittelalterliche Cäsaren oder Hansekaufleute» (S. 15) zuvorzukommen, und man kann nur hoffen, dass ihm dies gelingt. Denn die zwölf vorliegenden Kapitel bieten nicht nur eine verständliche Geschichte des Deutschen Ordens – die sich allerdings ausdrücklich auf die Geschichte des Deutschordensstaates in Preussen beschränkt und die Deutschordensballeien im mittelalterlichen Deutschen Reich weitgehend ausklammert –, sondern auch wesentliche Einblicke in die Umstände, quellenmässige und durch den Standort der jeweiligen Geschichtsschreibung bedingte, unter denen Geschichtsbilder entstehen. Die bisherige Geschichte des Deutschordensstaates ist stark von der nationalen Geschichtsschreibung Deutschlands im 19. Jahrhundert und dann von der revisionistischen Geschichtsschreibung der Zwischenkriegszeit geprägt; so hat man die Kriegsentschädigung von 260 000 Gulden, welche der Deutsche Orden nach der Schlacht von Tannenberg – in der polnischen Geschichtsschreibung Schlacht von Grunwald –

1410 an Polen-Litauen bezahlen musste, mit den Deutschland durch den Vertrag von Versailles 1919 auferlegten Kontributionen in Zusammenhang gebracht. Es ist das Verdienst des Autors, dass er in solchen und ähnlichen Punkten – wie der Abtretung Westpreussens an Polen nach dem 2. Thorner Frieden von 1466 – sorgfältig Fakten und Traditionen für jedermann verständlich – obwohl nicht wenige Kenntnisse der deutschen Geschichte vorausgesetzt werden – gegeneinander abwägt und damit recht eigentlich Aufklärungsarbeit betreibt. Darüber hinaus bietet die kommentierte Bibliographie indessen auch dem Fachhistoriker einen guten Einstieg nicht nur in die Geschichte des Deutschordensstaates Preussen, sondern des Deutschen Ordens überhaupt.

Freiburg

Kathrin Tresp

Vita Caroli Quarti. Die Autobiographie Karls IV. Einführung, Übersetzung und Kommentar von EUGEN HILLENBRAND. Stuttgart, Fleischhauer & Spohn, 1979. 247 S., Abb.

In der durch den 600. Todestag Karls IV. 1978 ausgelösten Flut von Publikationen fällt das anzuzeigende Buch durch seinen praktischen Nutzen auf, wird hier doch zum ersten Mal eine kommentierte zweisprachige Ausgabe der Selbstdarstellung dieses Herrschers vorgelegt. Der Text der Autobiographie beruht auf den Editionen von J. Emler (1882) und K. Pfisterer/W. Bulst (1950), die deutsche Übertragung in knapper, nüchterner Sprache stammt vom Herausgeber selber. In der Einleitung begründet Hillenbrand seine These von der Entstehungszeit des Werks (vgl. auch: Blätter für deutsche Landesgeschichte 114, 1978, S. 39–72), wonach die Vita nicht 1346 geschrieben wurde, noch vor dem Tod von Karls Vater Johann von Böhmen am 26. August, wie die bisher mehrheitlich vertretene Ansicht lautet, sondern erst gegen Ende des Jahres 1350, als Karl IV. schwer krank war und sich gegenüber seinen noch nicht völlig überwundenen Widersachern mit einer politischen Kampfschrift in Form einer herrscherlichen Selbstdarstellung rechtfertigen wollte; zum Krankenlager des Königs würden die stark theologisch geprägten Kapitel 1, 2, 11–13 jedenfalls gut passen. Als dann Karl wieder genas, blieb das Werk vorerst unvollendet (bis 1340) und wurde von einem unbekanntem Autor bis zum Zeitpunkt seiner Königswahl (11. Juli 1346) fortgeführt. Ein ausführlicher Kommentar zu den in der Vita berichteten Vorgängen, Bildtafeln mit Erläuterungen, Stammtafeln und ein Namenverzeichnis ergänzen die Ausgabe.

München

Ernst Tresp

WILHELM ABEL, *Strukturen und Krisen der spätmittelalterlichen Wirtschaft*. Stuttgart, Fischer, 1980. VI, 134 S. 7 Abb., 10 Tab. (Quellen und Forschungen zur Agrargeschichte, Bd. 32).

Noch immer ist umstritten, ob die Wirtschaft des späten Mittelalters als Krisenzeit zu begreifen sei. Ein kompetenter Wirtschaftshistoriker, nämlich Wilhelm Abel, ist diese Frage erneut angegangen. Ausgehend vom Literaturbericht von František Graus (*Das Spätmittelalter als Krisenzeit*, 1969) untersucht Abel die lang- und kurzfristigen Entwicklungen. Dabei kommt er zum Schluss, dass auch für das Spätmittelalter gilt, «dass es nicht als eine Epoche unserer Geschichte ‘für sich’, einmalig und abgeschlossen, begriffen werden darf, sondern als eine Zeit, die über die Jahrhunderte hinweg noch unsere Wirtschaft und Gesellschaft mitgeprägt hat». Es scheint deshalb angebracht, hinter den Titel des Grausschen Literaturberichts ein grosses Fragezeichen zu setzen. Abel selbst führte mit seinem 1935 erschienenen Buch «Agrarkrisen und Agrarkonjunktur ...» den Begriff «spätmittelalterliche

Agrarkrise» als festen Begriff der Wirtschaftsgeschichte ein; mit jenem Werk behandelte er jedoch nur einen Ausschnitt aus einem komplexen Geschehen. Abel selbst würde heute dem Begriff «Agrardepression» den Vorzug geben.

Doch zurück zum vorliegenden Buch: Auf engstem Raum (132 Seiten) präsentiert Abel ein dichtgewebtes farbiges Bild der spätmittelalterlichen Wirtschaft. In einem ersten Teil werden nach klassischem Schema die wirtschaftlichen Strukturen untersucht, in einem zweiten Teil Essen und Trinken im Spätmittelalter und im dritten Teil die Wechsellagen der spätmittelalterlichen Wirtschaft dargestellt. Der Verfasser versteht es, die Ergebnisse seiner eigenen langjährigen Forschungen mit denjenigen anderer Autoren zu einem flüssig zu lesenden Text zusammenzufügen.

Das Fehlen von Literaturverzeichnis und Sachregister haben den Rezensenten im vorliegenden Fall nicht weiter gestört. Es sei aber im Gegenzug das «Verfasserverzeichnis» am Schluss des Bandes erwähnt, das der fruchtbaren Auseinandersetzung Abels mit den anderen den Gegenstand behandelnden Autoren Rechnung trägt: ein wertvoller Ausgangspunkt für eigene Studien des Lesers!

Zürich

Fritz Lendenmann

MARGRET WENSKY, *Die Stellung der Frau in der stadtkölnischen Wirtschaft im Spätmittelalter*. Köln, Böhlau, 1980. 374 S. (Quellen und Darstellungen zur hansischen Geschichte, N.F.; Bd. 26).

Aus zahllosen Einzelbelegen und wenn immer möglich mit genauen Prozentangaben hat Margret Wensky ein nuancenreiches Bild der ausserordentlich grossen wirtschaftlichen Bedeutung berufstätiger Frauen der Mittel- und Oberschicht in der Stadt Köln im Spätmittelalter gezeichnet. Über die lohnabhängigen Arbeiterinnen sagen die Dokumente nur selten etwas aus. Nach einer differenzierten Übersicht über die rechtliche Situation wird die Frauenarbeit in den traditionellen Kölner Zünften dargestellt. Eigene Kapitel sind den Frauenzünften der Garnmacherinnen und Goldspinnerinnen gewidmet. Den breitesten Raum nimmt das Kölner Seidengewerbe ein, schon weil die Quellenlage mit einem Lehrtöchterregister sehr günstig ist. Die Seidenmacherinnen hatten sich im Jahre 1437 zu einer eigenen Zunft, dem Seidamt, zusammengeschlossen. Konflikte zwischen Weberinnen und Spinnerinnen führten im Jahre 1456 zur Gründung der Zunft der Seidspinnerinnen. Auch die verschiedenen Tätigkeiten der Kölnerinnen im Handel werden einzeln aufgelistet und in besonderen Fällen kommentiert. Überraschend ist beispielsweise, dass um das Jahr 1500 eine Frau, Cathringin Broelmann, mit einem Marktanteil von durchschnittlich 19,8% die zweite Stelle unter den Kölner Stahlimporteuren eingenommen hat. Am Schluss macht die Autorin vorsichtig einige allgemeine Aussagen über die soziale und wirtschaftliche Lage der Kölner Frauen. In der Zusammenfassung versucht sie, eingangs gestellte Fragen thesenhaft zu beantworten. Interessant ist etwa die Beobachtung über die Arbeitsteilung: «In Gewerbebereichen mit überwiegender Männerarbeit (z. B. Metallgewerbe), die naturgemäss Frauen vom praktischen Betrieb fast ganz ausschloss, waren oft Frauen für die kaufmännische Seite des Handwerksbetriebes verantwortlich. In Bereichen, in denen Frauenarbeit den grössten Anteil hatte (Garnmacherei, Seidengewerbe), übernahmen die Männer die kaufmännischen Aktivitäten.» Trotz der Beschränkung auf die weitgehend selbständigen Frauen in Handwerk und Handel ist diese Bonner Dissertation dank der sorgfältigen und geschickten Quellenanalyse und der genauen Zahlenangaben höchst wertvoll.

Küsnacht

Monica Blöcker

GERHARD SCHORMANN, *Hexenprozesse in Deutschland*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1981. 140 S. (Kleine Vandenhoeck-Reihe, 1470).

Die Hexenverfolgungen, welche, wie Schormann bemerkt, «die nach den Judenverfolgungen grösste nicht kriegsbedingte Massentötung von Menschen durch Menschen» darstellen, sind seit der Publikation bahnbrechender englisch-, französisch- und italienischsprachiger Regionalstudien definitiv zu einem zentralen Thema frühneuzeitlicher Sozial- und Mentalitätsgeschichte geworden. Schormann vermittelt in seinem kenntnisreichen Buch einen knappen Überblick über den diesbezüglichen Forschungsstand in Deutschland. Sehr einprägsam hält er fest, wie eng der massenhafte Charakter der Prozesse einerseits mit der im 15. Jahrhundert entwickelten Lehre von der teuflischen «Hexensekte» und andererseits mit der Gewohnheit des Folterprozesses zusammenhing, unterstreicht aber gleichzeitig die entscheidende Bedeutung der sozialen Ursachen dieser Verfolgungen. So legt Schormann überzeugend dar, dass die Hexenverfolgungen in eigentlichen Prozesswellen erfolgten und sich auf ganz bestimmte Kerngebiete konzentrierten, und viele seiner Beispiele zeigen, wie in gewissen Zeiten und Gegenden Teile der dörflichen Bevölkerung die Obrigkeit mit Bittschreiben und Drohungen richtiggehend zur Durchführung von Prozessen drängten. Die Tatsache, dass die Hexenverfolgungen sich vor allem gegen Frauen richteten und insgesamt gesehen in einen «besonders krisenhaften Abschnitt der westeuropäischen Geschichte» fielen – nämlich hauptsächlich in die Zeit des ausgehenden 16. und 17. Jahrhunderts – hat in den letzten Jahren zu vielen neuen Forschungsfragen Anlass gegeben. Wie Schormann in seinem Buch wiederholt bemerkt, sind der gründlichen empirischen Studien in Deutschland jedoch noch zu wenige, als dass bereits befriedigende Antworten gegeben werden könnten.

Diese Forschungslücken nüchtern aufzuzeigen und den gegenwärtigen Kenntnisstand prägnant zusammenzufassen, darin liegt der eigentliche Wert von Schormanns Arbeit.

Zürich

Peter Kamber

GÜNTHER LOTTES, *Elisabeth I. Eine politische Biographie*. Göttingen, Muster-Schmidt, 1981. 153 S. (Persönlichkeit und Geschichte, Bd. 103/103a).

Dem Verfasser der vorliegenden Biographie gelingt es, in knappen Zügen das Leben Elisabeths I. und das Zeitalter von «merry old England» zu skizzieren. Die letzte aus dem Hause Tudor wird dabei sehr positiv gewürdigt: sie erscheint als intelligente und selbständige Monarchin, die sich mit fähigen Räten umgab, geschickt die Interessen der englischen Krone gegenüber Parlament und Adel verteidigte, mit einer vernünftigen und ausgewogenen Politik ihr Land vor konfessionellem Hader und Religionskrieg bewahrte und ihre aussenpolitischen Ziele weitgehend durchsetzen konnte. Merkwürdig mutet manchmal die Verteidigung der elisabethanischen Konfessionspolitik an, so wenn diese im Vergleich zum Kontinent als geradezu milde und massvoll dargestellt wird, weil die Königin puritanische Nonkonformisten, Kongregationalisten und katholische Priester lediglich als Hochverräter in den Kerker warf oder ausser Landes jagte (S. 118) und «nur einen Zermürbungskrieg gegen ihre katholischen Untertanen führte, indem sie sie finanziell ruinierte und gesellschaftlich isolierte» (S. 111)! Die fünfzigjährige Regierungszeit Elisabeths wird in den weiteren Zusammenhang der grossen europäischen Politik, des Ringens zwischen Philipp II. von Spanien und Frankreich um die Hegemonie, der französischen Religionskriege und des niederländischen Unabhängigkeitskrieges gestellt. Sehr wertvoll sind besonders die Ausführungen zum sozial-, wirtschafts- und verfas-

sungsrechtlichen Hintergrund des elisabethanischen Zeitalters, sowie die Darstellung der Regierungstätigkeit und des Regierungsstils am Renaissancehof der «virgin Queen». Das flüssig und spannend geschriebene Buch schliesst mit einem kurzen Literaturverzeichnis.

Freiburg

M. Jorio

JEAN BODIN, *Sechs Bücher über den Staat*. Buch I-III. Übersetzt und mit Anmerkungen versehen von BERND WIDMER. Eingeleitet und hg. von P. C. MAYER-TASCH. München, Beck, 1981. 677 S.

Bis jetzt ist noch keine nach wissenschaftlichen Grundsätzen edierte vollständige Ausgabe von Jean Bodins «Six livres de la République» erschienen, auch keine in französischer Sprache. Das ist um so erstaunlicher, als Bodin, der Schöpfer des Souveränitätsbegriffes, zu den am meisten zitierten Staatstheoretikern gehört. Der hier vorliegenden deutschen Ausgabe der drei ersten Bücher der «République» kommt daher besondere Bedeutung zu, weil sie ein Versäumnis nachholt. Zu Grunde liegt ihr der 1583 bei Jacques du Puys erschienene französische Text, von dem Scientia Aalen 1961 einen Faksimilidruck herausgebracht hat. Sie ist mit grösster Umsicht erarbeitet und ermöglicht dem Leser mit Verweisen auf die entsprechenden Seitenzahlen den Vergleich mit dem Wortlaut anderssprachiger Editionen, mit der lateinischen Bodins von 1586, der deutschen Johann Oswaldts von 1592, der englischen Richard Knolles' von 1606 und mit der italienischen Teilübersetzung Isnardi Parentes von 1964. Der Herausgeber eröffnet den Band mit einer Einführung in das Leben, in die politische Philosophie und in die Nachwirkungen des Werkes von Jean Bodin.

Angesichts der stilistischen Besonderheiten, der weitschweifigen, formlosen und teils unklaren Ausdrucksweise verdient allein schon der Versuch einer neuen Übertragung ins Deutsche hohe Anerkennung. Wenn der Übersetzer nach seiner eigenen Aussage vor allem Texttreue anstrebt, hat er nicht in erster Linie literarisch interessierte Leser im Auge, sondern einen mit dem Original bereits vertrauten Personenkreis. Er verzichtet lediglich darauf, die über 6000 Randbemerkungen Bodins, ausschliesslich Rechtsfragen betreffend, aufzuschlüsseln und wiederzugeben. Aufgenommen hat er hingegen Bodins Randtitel, die dem Leser die Übersicht über die verschlungenen Gedankengänge erleichtern. Ein besonderes Kapitel widmet er dem Problem der Wahl möglicher deutscher Entsprechungen von Bodins Begriffen «République» und «Etat», und, im Zusammenhang damit, der Entwicklung des Staatsbegriffes.

Ausser einer Liste sämtlicher Editionen der «République» enthält der Band eine Bibliographie der Sekundärliteratur, einen ausführlichen Anmerkungssteil und ein Personenregister. Leider fehlt ein Verzeichnis der Kapitelüberschriften, so dass sich der Leser kein Bild vom Inhalt der drei ersten Bücher machen kann. Es ist zu hoffen, dass ein Inhaltsverzeichnis des gesamten Werks dem Band mit den Büchern IV-VI angefügt wird.

Zürich

Otto Woodtli

URS HÖNER, *Die Versklavung der brasilianischen Indianer. Der Arbeitsmarkt in portugiesisch Amerika im XVI. Jahrhundert*. Zürich, Atlantis, 1980. 272 S. (Beiträge zur Kolonial- und Überseegeschichte, Bd. 18).

Mit der reich dokumentierten Darstellung Höners zur Kolonialpolitik der Portugiesen in Brasilien liegt ein wegweisendes Werk über die Stellung der Indianer vor, das die Studien von Georg Thomas (Die portugiesische Indianerpolitik in Brasilien

1500–1640, Berlin 1968) und Stuart Schwartz (Indian Labor and New World Plantations, in: American Historical Review 83, 1978, 43–79) in wesentlichen Punkten ergänzt und durch eine andere Betrachtungsweise korrigiert. Nach einer ethnographischen Übersicht der Situation in Brasilien vor der Ankunft der Europäer (1500) und der Beschreibung des Wandels von der portugiesischen Stützpunkt- zur Landwirtschaftskolonisation (1533) geht der Verfasser auf die arbeitsmarktlichen Konsequenzen der durch die adeligen Kolonisten eingepflanzten Zuckerrohr-Plantagenwirtschaft ein, die ohne den Einbezug von – vorerst einheimischen – Billigstarbeitskräften gar nicht prosperieren konnte.

Da der Indio in Amerika bekanntlich in bezug auf die arbeitsteilige Zivilisation des weissen Europäers weniger anpassungsfähig war als etwa der Schwarze in Afrika, blieb den Siedlern nur die zwangsweise Rekrutierung indianischer Arbeitskräfte übrig. Durfte bisher angenommen werden, die königlich-portugiesische Eingeborenenpolitik sei darauf ausgerichtet gewesen, «die Eingeborenenfrage in Brasilien in gerechter und befriedigender Weise zu lösen» (Thomas) und die Gesellschaft Jesu habe die Indios vor dem harten Zugriff der arbeitskrafthungrigen Neusiedler nach Möglichkeit geschützt, so gelangt Höner aufgrund seiner breitangelegten Quellenstudien in den portugiesischen Archiven zu ganz andern Schlüssen, die den Versklavungsvorgang, seine ökonomische Bedeutung und seine scheintheologische Begründung drastisch aufzeigen. Zweifellos kommt dem Autor dabei zustatten, dass sein jahrelanger Aufenthalt in Brasilien nicht nur zu einer sicheren Beherrschung der mit Indioausdrücken reich gespickten «portugiesischen» Sprache geführt hat, die das Auffinden, Auswerten und Übersetzen der Quellen erst ermöglichte, sondern auch zu einem Verständnis der kolonialen Mentalitäten beigetragen hat, deren Wirkungen noch heute spürbar sind.

Aufgrund des Kapitels «Disziplinierung und Qualifizierung der Arbeitskräfte», d. h. der Indios entweder durch die Kolonisten oder in «aldeias» durch die Jesuiten, ist man geneigt anzunehmen, dass zwischen dem erhabenen Anspruch der Christianisierung der Tupí-Guaraní-Indios und der brutalen Wirklichkeit ihrer psychischen und physischen Versklavung jene fatale Diskrepanz in die Kolonialpolitik Eingang fand, die den Unterschied zwischen ehrlichem Tauschhandel und einer einseitigen Arbeits- und Gewinnteilung ausmacht, die den «Kolonialismus» in der Rückschau suspekt macht. Wer sich bisher über die Indio-Politik der Gesellschaft Jesu in Lateinamerika an den Darstellungen von Serafim Leite (in Portugiesisch) oder Peter Berglar (Verhängnis und Verheissung, Bonn 1963) orientiert hat, wird durch Höners quellennahe Darstellung herausgefordert. Der Grund dürfte darin liegen, dass sich der Verfasser weder der luso-brasilianischen Gesellschaft, noch der katholischen Kirche, noch der Gesellschaft Jesu gegenüber zu «erklärenden» und verharmlosenden Zugesäandnissen verpflichtet fühlt, sondern in rein menschlichem Gerechtigkeitsempfinden aus einem neutralen Kleinstaat ohne koloniale Erfahrung berichtet.

Schaffhausen

Eduard Joos

FRANÇOIS-XAVIER EMMANUELLI, *Un mythe de l'absolutisme bourbonien: l'intendance, du milieu du XVII^eme siècle à la fin du XVIII^eme siècle (France, Espagne, Amérique)*. Avant-Propos du Doyen GEORGES LIVERT. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1981. 199 p.

L'intendance de Provence à la fin du XVII^e siècle. Edition critique des mémoires «pour l'instruction du duc de Bourgogne». Paris, Bibliothèque nationale, 1980. 415 p. (Ministère des Universités. Comité des travaux historiques et scientifiques).

On a dit, en plaisantant, qu'avant F.-X. EMMANUELLI, l'intendant est tout et qu'après lui, l'intendant n'est plus rien! En réalité, c'est à une oeuvre d'histoire

administrative exemplaire que se livre cet auteur en s'attaquant à ce qu'il nous démontre être un mythe. Le mythe de l'intendance résulte d'une tradition d'idées reçues et transmises sans contrôle et sans véritable critique historique jusqu'à très récemment. La démonstration est solidement fondée. Partant des jugements (souvent négatifs) des contemporains sur cette administration «mal aimée»; passant par les grandes synthèses générales de l'histoire de la France au XIXe siècle, les dictionnaires, les manuels scolaires, F.-X. EMMANUELLI porte un jugement sévère sur l'histoire enseignée: elle «a fortement contribué à enfoncer dans l'inconscient culturel un stéréotype de l'intendance française, que l'on peut encore retrouver dans l'enseignement universitaire: celui d'un personnage tout-puissant, [...] moteur principal des transformations provinciales du XVIIIe siècle» (1981, p. 24). Moins durement traitée est la recherche scientifique qui, depuis CLEMENT, BOISLISLE et BABEAU, aboutit enfin à un renouvellement de la problématique historique. Avec quelques grands travaux récents, dont la thèse de GEORGES LIVET sur l'Intendance d'Alsace (1956) et celle d'EMMANUELLI lui-même sur l'administration de la Provence (1974), la réalité historique apparaît sous un jour nouveau. On avait confondu l'inventaire des domaines d'intervention avec les réalisations effectives, on était trop souvent tombé dans le «piège des fortes personnalités». Confronté désormais à des tests dans tous les secteurs, communications, agriculture, industrie, commerce, urbanisme, le rôle effectivement tenu par l'intendant apparaît plus administratif qu'initiateur. Certes, on reconnaît au commissaire départi des actions, mais plus souvent ponctuelles et limitées, provoquées plutôt que fondées sur une véritable politique cohérente, de prestige plus que soucieuses d'efficacité et – enfin – dépendant de la compétence personnelle.

Il est certain que l'intendance et les intendants, FRANÇOIS-XAVIER EMMANUELLI les connaît fort bien. A la suite de sa thèse, il a fait paraître, en 1980, une édition critique des mémoires présentés par l'intendance de Provence à la demande du duc de Beauvilliers «pour l'instruction du duc de Bourgogne». *Les mémoires ...*, parce que, en effet, il y eut deux versions, rédigées probablement par l'intendant Lebret et par son fils. Le premier mémoire a «sans doute été jugé trop moderne, trop administratif, trop économique», il a été corrigé par «un itinéraire touristique pour bigot politique entiché de noblesse» (1980, p. 14-15). C'est évidemment la première version qui intéressera le plus le lecteur soucieux de ce documenter sur l'état social de la Provence à la fin du XVIIe siècle, la population, les villes, les activités économiques, les communications.

Genève

Anne M. Piuze

Représentation et vouloir politiques. Autour des Etats généraux de 1614, sous la direction de ROGER CHARTIER et DENIS RICHEL. Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1982. 199 p., cartes (Recherches d'histoire et de sciences sociales, 4).

A la lumière de quelques orientations récentes de la recherche, une équipe de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales s'est attachée à jeter un regard neuf sur les derniers Etats généraux convoqués par la monarchie française avant ceux de 1789. Il s'agissait de déterminer, au-delà des problèmes d'histoire politique, économique ou sociale déjà abondamment étudiés, le rapport entre la formulation des idées – en l'occurrence des doléances –, la manière de percevoir la réalité propre à l'époque et au milieu concerné, et la situation concrète décrite ou dénoncée par ceux qui prenaient la plume ou la parole. Il s'agissait aussi de se demander si la simple convocation d'un organisme aussi important que les Etats généraux ne déclenchait pas, par la rareté même du fait et par le décorum qui l'entourait, une série de

réflexions qui n'auraient jamais été exprimées, voire jamais clairement perçues, en dehors de cette circonstance exceptionnelle.

Le projet était, comme on le voit, ambitieux. Les responsables de la publication reconnaissent avec beaucoup d'humilité que les «résultats sont limités» (p. 6). Mais nous pouvons ajouter qu'ils sont prometteurs. Certes le lecteur doit accepter une certaine dispersion des contributions, mais aussi des articles qui se recoupent parfois; il doit passer sur certaines formulations inutilement obscurcies par un langage à la mode; l'insistance sur le caractère de spectacle des Etats conduit à une présentation métaphorique qui tourne au système. Mais il est hors de doute que des études de ce genre nous contraignent à nous interroger sur notre manière de lire des textes aussi importants et aussi exploités par les historiens que les cahiers de doléances. C'est dire l'intérêt de cette publication.

Allaman

Rémy Pithon

ERIK AMBURGER, *Ingermanland. Eine junge Provinz Russlands im Wirkungsbereich der Residenz und Weltstadt St. Petersburg – Leningrad*. 2 Teilbände. Köln, Böhlau, 1980. XVI, 1047 S., 12 Karten, 30 Abb. (Beiträge zur Geschichte Osteuropas, 13).

Die Frage nach dem Verhältnis zwischen Stadt und Umland – von der sowjetischen Wissenschaft bislang noch kaum beachtet – demonstriert der emeritierte Giesener Professor für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte Osteuropas, E. Amburger, am Beispiel der Landschaft um die 1703 von Peter dem Grossen gegründete neue Hauptstadt Russlands – St. Petersburg. Es gibt wohl kaum eine andere Region Russlands, die sich für die Erhellung dieser Wechselwirkung besser eignen würde als jene bis zur petrinischen Ära periphere, wenig fruchtbare, teilweise versumpfte, immer noch nicht voll slavisierte und dünn besiedelte Landschaft beiderseits des innersten Winkels des Finnischen Meerbusens, die erst durch die Verlegung der Hauptstadt von Moskau an die Neva aus ihrem Dornröschenschlaf erwachte und ihre Bezeichnung «Ingermanland» noch der Schwedenzeit verdankt. Aus seinen schier unergründlichen Zettelkästen schöpfend und seine weitgespannten genealogischen und wirtschaftsgeschichtlichen Kenntnisse auf glückliche Weise verbindend, zeichnet Amburger in vier Blöcken eine Regionalgeschichte des Gouvernements St. Petersburg bzw. des Verwaltungsgebiets Leningrad. Der erste Block skizziert knapp Geographie und Geschichte Ingermanlands bis zur Gründung St. Petersburgs, der zweite stellt die stukturelle Entwicklung der Provinz bis zur Oktoberrevolution dar, der dritte widmet sich speziell der baulichen, kulturellen und touristischen Ausstrahlung der Hauptstadt auf die Region, und der vierte schliesslich umreisst wieder in grossen Zügen die Entwicklung während der Sowjetzeit. Der zeitliche Schwerpunkt liegt also eindeutig auf dem 18. und 19. Jahrhundert.

Bei der strukturellen Entwicklung der Region, die weitgehend auf die Hauptstadt ausgerichtet war und blieb, interessieren den Verfasser vor allem Verwaltung und Militär, das Verkehrswesen, die Besitzverhältnisse, das Bauerntum, die Ansiedlungspolitik und die nichtrussischen Minderheiten, die Ausbreitung von Gewerbe und Industrie, schliesslich die kirchliche Organisation, das Schulwesen und die medizinische Versorgung. Auch Schweizer haben zur «industriellen Kolonisation» Ingermanlands beigetragen. Dies waren u. a. der Glarner Michael Weber, der 1813 eine Zitzfabrik in Schlüsselburg übernahm und modernisierte, und vor allem Simon Friedrich Lieb aus Bischofszell TG, der 1817 in Jamburg eine grosse Stoffdruckerei eröffnete und die dafür nötigen Facharbeiter in der Schweiz rekrutierte. Diese etwa 40 Familien haben in den zwanziger Jahren des 19. Jahrhunderts auch das Leben in der evangelischen Kirchgemeinde Jamburg wesentlich mitgetragen. Nach der Stille-

gung des Jamburger Betriebs im Jahre 1829 haben dann zwei Meister Liebs – die Gebrüder Bornhauser (von Weinfeld TG) – in Narva knapp jenseits der estnischen Grenze eine weitere Stoffdruckerei und -färberei aufgezogen (S. 345–351, 429).

Die Regionalmonographie Amburgers ist ein enzyklopädisches Kompendium – vollgestopft mit Details, Daten und Namen, als Nachschlagewerk eine Fundgrube, wegen des gepflegten Stils aber dennoch nie ermüdend zu lesen. Doch hat diese Art der Behandlung des Themas auch ihren Preis. Der Überblick über die Grundzüge der Entwicklung droht immer wieder verlorenzugehen. Das Stadt-Umland-Verhältnis steht nicht durchweg im Mittelpunkt der Darstellung (am ehesten noch bei der «industriellen Kolonisation», der baulichen Agglomerationsbildung, dem Verkehrswesen und der Ausbildung einer Schlösser-, Datschen- und Erholungszone), so dass letztlich die Grenzen zu einer blossen historischen Landeskunde auf regionaler Basis verschwimmen. Dementsprechend wird auch die eigentliche Fragestellung theoretisch nicht reflektiert, sondern eher intuitiv gefüllt. Gesetzmässigkeiten struktureller Zonenbildung um die Hauptstadt bleiben im dunklen. Ein für das Stadt-Umland-Verhältnis der Industriezeit so wichtiger sozialökonomischer Teilaspekt wie das Pendlerwesen bei den Arbeitskräften kommt beispielsweise überhaupt nicht zur Sprache.

So bleibt – insbesondere für die Entwicklung nach 1917 – in dieser Hinsicht noch einiges zu tun. Erik Amburger hat die Grundlagen dafür geschaffen und seiner Vaterstadt St. Petersburg damit ein Vermächtnis von Dauer hinterlassen.

Forch-Zürich

Carsten Goehrke

Lesegesellschaften und bürgerliche Emanzipation. Ein europäischer Vergleich. Hg. von OTTO DANN. München, Beck, 1981. 280 S.

Das Buch enthält eine Reihe von Untersuchungen verschiedener Autoren über die Entstehung und Entwicklung der Lesegesellschaften in acht Ländern Europas im 18. Jahrhundert. Zwar beziehen sich die einzelnen Beiträge ausser der Einleitung des Herausgebers auf einen beschränkten geographischen Raum, doch bilden sie insgesamt eine wertvolle Grundlage für ein vergleichendes Studium der Funktion dieser Lesegesellschaften als Hort literarischer Bildung und als Medium kulturellen Aufstiegs des europäischen Bürgertums. Zum ersten Mal wird hier versucht, die Zusammenhänge zwischen literarischen Interessen und dem Bedürfnis nach sozialer und politischer Emanzipation nachzuweisen. Dabei zeigt sich, dass sich die Lesezirkel je nach der Zeitströmung und den Herrschaftsverhältnissen als Patriotische Vereinigungen, Geheimbünde, Akademien oder Träger von Leihbibliotheken für ein bestimmtes Zielpublikum betätigen.

Zürich

Otto Woodtli

KLAUS DIETER SCHULZ, *Rousseaus Eigentumskonzeption. Eine Studie zur Entwicklung der bürgerlichen Staatstheorie.* Frankfurt a. M., Campus, 1980. 234 S. (Campus-Forschung 140).

Diese Arbeit stellt Rousseau stärker in den Zusammenhang der Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, wobei sich die Analyse der Eigentumskonzeption als wichtige Voraussetzung für das Verständnis der politischen Philosophie des französischen Aufklärers erweist.

Im ersten Abschnitt versucht der Verfasser durch Vergleiche mit den Theoretikern der neueren Naturrechtslehre die Grundzüge der Rousseauschen Eigentumskonzeption zu verdeutlichen. Der zweite Teil befasst sich mit der Rousseau-Interpretation der grossbürgerlich-liberalen Vertreter der Französischen Revolu-

tion. Dabei kann der Verfasser zahlreiche Missverständnisse in der bisherigen Deutung aufzeigen und die grosse Variationsbreite der Rousseau-Interpretationen eingrenzen. Die Eigentumskonzeption steht bei Schulz im Kontext der Theorien zur bürgerlichen Gesellschaft und wird auf diesem Hintergrund erklärt. Das Verdienst dieser Arbeit liegt im Aufzeigen der zentralen Rolle des Privateigentums und der freien Verfügung über das Eigentum in seiner politischen Theorie, wobei Rousseaus Eigentumstheorie auf dem Bewusstsein der ökonomischen Interdependenz aller Gesellschaftsmitglieder beruht.

Innsbruck

Helmut Reinalter

GEORGE RUDÉ, *Europa im Umbruch. Vom Vorabend der Französischen Revolution bis zum Wiener Kongress*. Aus dem Englischen übersetzt von G. MARTIN und K. E. LICHTENECKER. München, Heyne, 1981. 380 S., Abb. (Reihe Heyne Geschichte, Bd. 42).

Mit dem 42. Band seiner Geschichtsreihe legt der Heyne-Verlag eine deutsche Erstveröffentlichung des nicht mehr gerade taufrischen Werkes von George Rudé («*Revolutionary Europe 1783–1815*») aus dem Jahre 1964 vor. Eingeleitet wird das streckenweise in holpriges Deutsch übersetzte Buch mit einer kurzen Darstellung des vorrevolutionären Europa. Das Schwergewicht legt der Verfasser jedoch auf die Vorgänge in Frankreich: das Jahr 1789, die Machtkämpfe, Robespierre, die Direktorialverfassung, Aufstieg und Fall Napoleons werden detailliert und kompetent beschrieben. Andere Ereignisse von europäischer Bedeutung, so etwa der Untergang des Hl. Römischen Reiches, die Stein-Hardenbergschen-Reformen und selbst der Wiener Kongress werden dagegen nur kurz abgehandelt. Es fällt überhaupt auf, dass die ausserfranzösischen Ereignisse oft fehlerhaft oder ungenau dargestellt werden. Dies sei exemplarisch an den wenigen Zeilen, die der Verfasser der Schweiz widmet, demonstriert: so etwa wenn von Genf als der Heimatstadt Calvins die Rede ist (S. 39), in der Eidgenossenschaft zu Ende des Ancien Régimes Stadtstaaten unter der Regierung von Bischöfen ausgemacht werden (S. 220), der Umsturz in der Fürstabtei St. Gallen auf September 1798 festgelegt und in Zürich 1794 ein Revolutionsclub unter der Leitung von Zürcher «Berühmtheiten» wie dem Maler Johann Heinrich Füssli (der übrigens damals in England weilte!), J. H. Pestalozzi und J. K. Lavater entdeckt wird (S. 221, gemeint ist damit wahrscheinlich der Stäfner Handel von 1794/95). Vollends abenteuerlich wird die Schilderung der Vorgänge in Basel (Kanton? Fürstbistum?), wo Patrioten unter der gemeinsamen Leitung von Peter Ochsel (!) und «Gobel aus Lydda» (S. 135) einen Aufstand inszenieren (S. 220). Das Buch schliesst mit einer Zeittafel, die zwar die Erstürmung der Pariser Lebensmittel-läden 1792 aufführt, nicht aber den Wiener Kongress, mit einer Literaturliste, die, obschon auf einen neueren Stand gebracht, nicht über die mangelnde Aktualität der Darstellung hinwegtäuschen kann, und einem nützlichen Glossar. Aufgrund der zahlreichen Mängel kann das Buch zur Lektüre nicht empfohlen werden.

Freiburg

M. Jorio

R. LOCATELLI, C. I. BRELOT, J. M. DEBARD, M. GRESSET, J. F. SOLNON, *La Franche-Comté à la recherche de son histoire (1800–1914)*. Paris, Les Belles Lettres, 1982, 488 p. (Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 264; Cahier d'études comtoises, vol. 31).

L'historiographie, cette «histoire de l'histoire», n'a pas peu contribué au renouvellement méthodologique. Durant la dernière décennie, elle s'est exprimée par des travaux où la thématique et la chronologie ont structuré les approches. Or, dans le

sillage de la thèse de CH. O. CARBONELL (*Histoire et historiens, la mutation des historiens français, 1865-1885*. Toulouse, Privat, 1976), une recherche de l'Institut d'Etudes comtoises et jurassiennes devrait, à plus d'un titre, susciter l'intérêt des historiens suisses.

La Franche-Comté à la recherche de son histoire est la «première étude globale des activités historiennes dans un cadre provincial» français. Le support géographique – départements du Jura, de la Haute-Saône, du Doubs, duquel se détache le vigoureux particularisme montbéliardais, territoire de Belfort – dit assez l'attention qu'elle mérite de la part de leurs voisins romands. Le rôle joué par la Comté dans les rapports franco-suisses et le caractère exemplaire de cette étude régionale font en réalité de *La Franche-Comté à la recherche de son histoire* un ouvrage de référence obligé pour tout historien suisse qui s'interroge sur son art. D'autant plus que celui-ci, le plus souvent, trouve son assise idéologique dans une patrie cantonale, qui détermine la vie culturelle plus complètement encore que les circonscriptions administratives françaises.

A travers l'historiographie du XIXe siècle, on assiste à la lente émergence d'une science, d'une spécialisation, encore mal dégagée des belles-lettres et qui situera son premier terrain d'élection dans la mise à disposition du document lui-même pour des chercheurs plus nombreux. Le romantisme et le positivisme jalonnent une évolution où aucun des apports que nous devons à nos prédécesseurs ne nous est celé. Surtout, au-delà des initiatives de particuliers et des sociétés savantes, nous prenons conscience des relations profondes qui se tissent entre l'histoire telle qu'elle s'écrit et le milieu où elle naît. Par là, ce n'est pas seulement à une interrogation sur l'histoire que nous convient les chercheurs de l'Université de Besançon. Ils livrent également un panorama éloquent du «mouvement associatif culturel comtois». Et à côté des atouts d'une analyse globale, ils proposent de multiples grilles d'analyse sociologique, aptes à susciter l'émulation du spécialiste. De plus, croquis, cartes, tableaux comparatifs et chronologies synthétisent et visualisent avec bonheur un texte clair et concis, où les citations nombreuses et étendues sont toujours soigneusement choisies pour l'illustration du propos.

Enfin, si l'on ajoute le remarquable appareil critique – tableaux synoptiques des sociétés savantes, des périodiques, des auteurs; notices biographiques de plus de 180 historiens comtois, Albert Matthiez et Lucien Febvre compris; index analytiques des revues de 1800 à nos jours – on ne peut qu'inciter chacun à la lecture roborative de cette réussite de la recherche collective et de la compétence.

Peseux

André Bandelier

Der Berliner Kongress von 1878; die Politik der Grossmächte und die Probleme der Modernisierung in Südosteuropa in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Hg. von RALPH MELVILLE und HANS-JÜRGEN SCHRÖDER. Wiesbaden, Steiner, 1982. 539 S. (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte Mainz, Abteilung Universalgeschichte, Beiheft 7).

Vier Jahre nach der Tagung, die 1978 vom Institut für Europäische Geschichte in Mainz anlässlich des 100jährigen Jubiläums des Berliner Kongresss organisiert wurde, liegen nun die damals gehaltenen Vorträge in einem mit Spannung erwarteten Sammelband vor. Erfreulicherweise wurden auch die Beiträge derjenigen Referenten aus osteuropäischen Ländern abgedruckt, die in letzter Minute ihre Teilnahme an der Tagung absagen mussten. Dass die Vorträge der sowjetischen Historiker fehlen, ist bestimmt nicht den Herausgebern anzulasten, doch angesichts der herausragenden Rolle Russlands in der orientalischen Krise bedauerlich. Immerhin erfährt der Berliner Kongress auch so mit 33 Beiträgen der namhaftesten Kenner der südost-

europäischen Geschichte aus Ost und West, ergänzt durch ein Vorwort der Herausgeber und ein Gesamtverzeichnis der zitierten Literatur, eine kritische Würdigung. Sie bietet zugleich die seltene Gelegenheit, die wichtigsten Forschungsgebiete und -kontroversen zur südosteuropäischen Geschichte des ausgehenden 19. Jahrhunderts zu überblicken, was uns sonst wegen sprachlicher Barrieren schwerfällt.

Die in sieben Kapiteln zusammengefassten Beiträge lassen sich zwei Gruppen zuordnen, wie das auch vom Nebentitel suggeriert wird. Einen ersten Schwerpunkt bilden Arbeiten, die sich mit den Wirkungen der orientalischen Frage auf die innere und äussere Politik der Grossmächte befassen. Gewichtung und Qualität der Beiträge vermögen in diesem ersten Teil allerdings nicht immer ganz so zu überzeugen wie im zweiten. Die starke Berücksichtigung Österreich-Ungarns rechtfertigt sich durch dessen unmittelbare Betroffenheit in der Balkanfrage zweifellos von selbst. Hier ergänzen sich vier Beiträge zu einem abgerundeten Bild. Hervorzuheben sind die Ausführungen der beiden Ungaren István Diószegi (Die Anfänge der Orientpolitik Andrássys) und Emil Palotás (Die wirtschaftlichen Aspekte in der Balkanpolitik Österreich-Ungarns), die der Wirkung des österreichisch-ungarischen Dualismus auf die Balkanpolitik der Donaumonarchie besondere Beachtung schenken. Die traditionelle Auffassung, Balkanprobleme fast ausschliesslich als unmittelbare und in erster Linie diplomatische Vorgeschichte des Ersten Weltkrieges zu begreifen, erklärt den relativ breiten Raum, der daneben der Behandlung von Fragen eingeräumt wird, die aus südosteuropäischer Sicht doch recht peripher wirken. So scheint aus dieser Perspektive die Rolle des damals am Balkan noch kaum unmittelbar interessierten Deutschland etwas überbetont. Auch Ausführungen, wie etwa diejenigen von Fernand l'Huillier (Les rapports franco-allemands de la veille du Congrès de Berlin à son lendemain) oder Richard R. Shannon (Gladstone and British Balkan Policy), können nur am Rande zur Klärung der durchgängigen Grundfrage beitragen, welcher Wert dem Berliner Vertrag als Werk der Friedenssicherung zuzumessen sei. Leider wurde diese Fragestellung nirgends explizit ausformuliert, weshalb die einzelnen Beiträge oft nur mangelhaft darauf ausgerichtet sind. Am eklatantesten kommt dies vielleicht in Henryk Batowskis Ausführungen zum Ausdruck: Er beschränkt sich auf eine vergleichende Beschreibung der im San Stefano- und Berlin-Frieden geplanten Gebietsveränderungen, ohne überhaupt auf den späteren, teils erfolgreichen Widerstand der einheimischen Bevölkerung gegen die territoriale Neuordnung einzugehen. Erst dies böte meines Erachtens einen fruchtbaren Ansatzpunkt zur kritischen Bewertung des Berliner Vertragswerkes gerade auch aus der Sicht der Territorialentwicklung, mit der ja Fragen der wirtschaftlichen Umstrukturierung und des sozialen Wandels in den jungen Balkanstaaten eng verknüpft sind.

Solchen Problemen der Modernisierung Südosteuropas ist der zweite Schwerpunkt des Sammelbandes gewidmet. Die elf Beiträge dieses Teils behandeln (meist in regionalem Rahmen) die komplexen Beziehungen zwischen nationaler Frage und wirtschaftlichen, sozialen und institutionellen Veränderungen sowohl vor wie auch nach der Zäsur von 1878. Zwei Aufsätze sind hier den Modernisierungsanstrengungen des Osmanischen Reiches, beziehungsweise der Frage nach ihrem Scheitern gewidmet. Kemal Karpat (The Social and Political Foundations of Nationalism in South East Europe) setzt dabei mit seinem Versuch, das vielgeschmähte osmanische System zu rehabilitieren, neue Akzente. Von einer scharfen Kritik an der nationalstaatlichen Lösung ausgehend, verdeutlicht er die Vorzüge der multinationalen Ordnung osmanischer Ausprägung. Er schreibt den Fall der alten Türkei (vielleicht etwas zu einseitig) der unkontrollierbaren Dynamik zu, welche politische und militärische Interventionen und wirtschaftliche Penetration durch die Grossmächte ausgeöst hatten.

Auf wirtschaftlichem Gebiet ist das Übergewicht externer Faktoren jedoch auch nach 1878 ein Schlüsselproblem geblieben, wie die Ausführungen von Danica Milić

(Die ökonomische Penetration des Balkans durch die Industriestaaten), György Ránki (Die ökonomische Entwicklung auf dem Balkan) und Peter F. Sugar (Railroad Construction and the Development of the Balkan Village) zu zeigen vermögen. Die jungen Nationalstaaten waren so dem von aussen auferlegten Zwang zur forcierten Modernisierung unter dem Vorzeichen relativer ökonomischer Rückständigkeit ebensowenig wie das Osmanische Reich gewachsen. Die Ambivalenz der Modernisierungseffekte, die sich etwa in einem ständig sinkenden Lebensstandard ausdrückte, verhinderte eine innere Stabilität der südosteuropäischen Region. Der Berliner Kongress, der nicht primär auf die Beseitigung der tieferen Ursachen der Orientkrise, sondern auf den vordergründigen Abbau der Spannungen zwischen den Grossmächten ausgerichtet war, erfährt daher gesamthaft heute eine eher negative Beurteilung.

Zürich

Caspar Heer

WERNER PARAVICINI, *Das Nationalarchiv in Paris. Ein Führer zu den Beständen aus dem Mittelalter und der Frühen Neuzeit*. Préface de JEAN FAVIER. München, Saur, 1980. 199 S. (Dokumentation Westeuropa, Bd. 4).

WERNER PARAVICINI, *Die Nationalbibliothek in Paris. Ein Führer zu den Beständen aus dem Mittelalter und der Frühen Neuzeit*. Préface de GEORGES LE RIDER. München, Saur, 1981. 132 S. (Dokumentation Westeuropa, Bd. 5).

Nun liegen die deutschsprachigen Führer auch zu den älteren Beständen der bedeutendsten Pariser Sammelstellen vor (vgl. SZG 27, 1977, S. 564). Solid gearbeitet, mit detaillierten Literaturangaben und Hinweisen auf ungedruckte Kataloge versehen und mit guten Registern erschlossen, gehören diese Bände fortan zum eisernen Präsenzbestand einer jeden wissenschaftlichen Bibliothek, die dem Historiker etwas bieten will, und zur Pflichtlektüre eines jeden Forschers, der einen Aufenthalt in der Hauptstadt Frankreichs plant. Man weiss nicht, soll man mehr über die Vielfalt und den Umfang der traditionellen Pariser Forschungszentren oder über den souveränen Überblick staunen, der Werner Paravicini zu Gebote steht. Die Anerkennung, die ihm die beiden Generaldirektoren in ihren «Préfaces» zuteil werden lassen, verdient er vollauf.

Zürich

Jean-Pierre Bodmer

Das Ende, das ein Anfang war. Die letzten Tage des Dritten Reiches. Erinnerungen von Conrad Ahlers, Walter Dirks, Ingeborg Drewitz u. v. a. Mit einer Einleitung von THOMAS URBAN. Freiburg i. Br., Herder, 1981. 128 S. (Herderbücherei Bd. 849, Serie «Lebenswege»).

Die Frage nach den letzten Tagen des Dritten Reiches beschäftigt junge wie alte Menschen gleichermaßen. Welches war der Alltag unter Hitler, was geschah in den Tagen vor der Kapitulation, wie nahm man den 8. Mai 1945 auf? In diesem Bändchen wird versucht, auf solche und ähnliche Fragen Antworten zu finden, und zwar von Autoren, die das Ende miterlebt haben. So entsteht eine Rekonstruktion der Ereignisse aus der Erinnerung prominenter Augenzeugen. Autoren wie Conrad Ahlers, Walter Dirks, Liselotte Funcke, Friedrich Heer, Richard Jaeger, Georg Leber, Hans Maier, Tisa von der Schulenburg u. a. (insgesamt 15) geben ihre Eindrücke wieder. Leute aus verschiedenen Berufen und aus verschiedenen geographischen Orten, die die Nachkriegszeit mitgeprägt haben, kommen zu Wort. In diesem biographischen Rückspiegel wird die spannungsreiche Vielschichtigkeit dieser zeitgeschichtlichen Erfahrung deutlich. Der Titel formuliert eine Erfahrung, die aus allen Beiträgen spricht: Der 8. Mai 1945 war zugleich Ende und Anfang. Einige sprechen

sogar von der «Stunde Null», andere lehnen dies als etwas Unmögliches ab. Die Stimmung ist unterschiedlich, obwohl doch aus allen Beiträgen die Erleichterung von der Erlösung aus den grauenvollen Tagen des Dritten Reiches spricht, aber ein Wermutstropfen bleibt zurück: Man hat einen Krieg verloren. Wichtig ist die auffallend starke Facettierung der Ereignisse, die uns aus den Schilderungen entgegentritt.

Die Beiträge sind grösstenteils anregend geschrieben, sie geben Erfahrungen aus der Erinnerung wieder und beruhen nicht auf schriftlichen Aufzeichnungen; das subjektive, biographische und persönliche Moment ist wichtig. Sie vermitteln ein Dokument für alle, die 1945 miterlebt haben, und geben allen Auskunft, die fragen: «Wie war es damals?»

Ueberstorf

Beat Hayoz

DIETER TIEMANN, *Deutsche Geschichte in der Sicht französischer Schüler. Ein Beitrag zum französischen Deutschlandbild*. Hg. von der Rheinisch-Westfälischen Auslandsgesellschaft. Dortmund, RWAG, 1981. 117 S.

Mehr als 11 000 Primar- und Sekundarschüler aus 171 über fast ganz Frankreich verstreuten Schulen schrieben zwischen März und Juni 1978 in maximal 20 Minuten ihre spontanen Gedanken auf zum Thema «Was ich von Deutschland weiss». Der Autor wertet die vielfältigen Aussagen aus, die von völlig unpolitischen, zum Teil naiven Bemerkungen bis zu differenzierten, kritischen und selbstkritischen, manchmal auch hochpolitischen reflektierten Urteilen reichen. Er stellt Themen heraus, die besonders prägend wirkten (Einigung, Krieg 1870/71, Elsass-Lothringen, Erster Weltkrieg, Nationalsozialismus, Zweiter Weltkrieg) oder vernachlässigt wurden (Kaiser-Papst-Fürsten, Investiturstreit, Ostkolonisation, Bauernkrieg). Er untersucht, in welchem Masse Schule, Familie, Massenmedien und lokale Gegebenheiten das Geschichtsbild Jugendlicher zu bestimmen vermögen, und arbeitet deutsch-französische Gemeinsamkeiten heraus: so ausgeprägte Schwäche für die starke Persönlichkeit, Tendenz zur Personifizierung von Staaten und Nationen (Deutschland ist ...), stereotype soziale Ordnungsschemata (etwa die Neigung, die Deutschen und ihre Vergangenheit aufgrund der Erfahrungen mit dem Nationalsozialismus insgesamt als diktatorisch-totalitär zu kennzeichnen).

Wädenswil

Peter Ziegler

ELVIRA GENCARELLI, *Gli archivi italiani durante la seconda guerra mondiale*. Roma, 1979. 240 p. (Quaderni della «Rassegna degli Archivi di Stato», n. 50).

Die Herausgeberin stellt in dieser für die Archivgeschichte wichtigen Publikation Materialien bereit, die das Schicksal der italienischen Archive in der Zeit vom 25. Juli 1943 bis zum Anfang des Jahres 1946 erhellen. Das Schwergewicht der rund 50 Dokumente liegt auf der mit etwelchen technischen Schwierigkeiten und mancherlei politischen Komplikationen verknüpften *Rückführung* der nach dem Frontwechsel Italiens von den Faschisten in den Norden verfrachteten Materialien nach Rom. Immerhin handelte es sich um 11 Eisenbahnzüge mit je 35 Wagen; ausserdem mussten die Alliierten befragt und beigezogen werden, auch folgten sich die italienischen Regierungen schon damals in raschem Wechsel. Die eigentlichen Transporte wurden in den Monaten September bis November 1945 unter der Regierung Parri durchgeführt.

Gleichsam nebenbei liefert der Band aber auch zahlreiche Informationen zu weiteren Problemen von Krieg und Nachkrieg, so zu den Beziehungen zwischen den italienischen Regierungen und den Alliierten, zum Schicksal des Archivs der «Segreteria particolare» Mussolinis, zum Verschwinden zahlreicher Personalakten in den

Tagen und Wochen unmittelbar nach der Befreiung, zu den Schäden an Archiven und Archivmaterialien u. a. m. Besonders sinnlos erscheint die rabiate Zerstörung der wertvollsten Bestände des Staatsarchivs von Neapel durch die Deutschen (eindrücklich die entsprechende Schadenliste!), dem freilich die sonst praktizierte Schonung von Städten und Kulturgütern gegenübersteht.

Im Vorwort liefert die Verfasserin einen nützlichen Überblick über die italienischen Archivbestände zur Geschichte des Zweiten Weltkriegs. Im Zusammenhang mit deren seltsamen Schicksal nach Mussolinis Sturz postuliert sie eine von den Alliierten wie von der italienischen Rechten gleichermaßen geförderten Kontinuität des italienischen Staates über den Bruch von 1943/45 hinweg, womit sie im Bestreben, die Ausschaltung der Linkskräfte anzuprangern, wohl etwas zu weit über die Archivgeschichte hinauschießt.

Rüschlikon

Carlo Moos

Guida generale degli Archivi di Stato italiani, vol. I (A–E), Roma (Ministero per i beni culturali e ambientali), 1981, 1041 p.

Trotz grosser Schwierigkeiten wegen der Immensität und Vielfalt der Materialien und der gerade im Archivwesen besonders üppig wuchernden Partikularismen, liegt nunmehr mit dem anzuzeigenden Werk der erste Band eines in dieser Ausführlichkeit wohl einzigartigen Unternehmens vor, das die staatlichen Archive (95 Archivi di Stato sowie 39 Sezioni) bzw. deren Bestände und damit einen wesentlichen Teil der italienischen Archiv-Szene vorzustellen verspricht. Auch wenn dieser erste greifbare Erfolg zum Teil einer in den letzten Jahren für die Geschichtswissenschaft besonders glücklichen politischen Konstellation zuzuschreiben sein mag, reichen die Vorarbeiten doch bis in die sechziger Jahre zurück, als mit dem Archivgesetz von 1963 der Grund zu einer fruchtbaren Entfaltung der Archivarbeit gelegt wurde; er ist überdies im Zusammenhang mit dem Bemühen um ein allgemeines Kulturgüterinventar zu sehen, das vom 1974 errichteten Ministero per i beni culturali e ambientali angestrebt wird.

Die alphabetisch angeordnete Abschnitte des vorliegenden Bandes sind von den einzelnen Archivdirektoren verfasst und von einer Redaktionskommission unter Leitung der Herausgeber Piero D'Angiolini und Claudio Pavone einheitlich bearbeitet worden. Sie beschreiben neben dem zentralen Staatsarchiv von Rom unter anderem die Archive von Arezzo, Bologna, Brescia, Cagliari, Catanzaro, Chieti, Como, Cremona, um wenigstens einige der wichtigsten zu nennen.

Wie Giovanni Spadolini's Vorwort ausführt, dürfte das Unternehmen die Diskussion um die «unità della storia» auch für die Vor-Einigungs-Zeit Italiens wieder beleben und damit vielleicht einer alten (Streit-)Frage neue Antworten zuführen. Von da erscheint jedenfalls der Entscheid, die Einigung Italiens als Grob-Periodisierungs-Raster zu verwenden, als durchaus einleuchtend. Es ist nur zu hoffen, dass die vorgesehenen weiteren vier Bände rasch erscheinen und auch die versprochene Inventarisierung der einzelnen Archivbestände so umfassend wie möglich an die Hand genommen wird.

Rüschlikon

Carlo Moos

ERICH MASCHKE, *Städte und Menschen. Beiträge zur Geschichte der Stadt, der Wirtschaft und Gesellschaft 1959–1977*. Wiesbaden, Steiner, 1980. 532 S. (Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Beiheft Nr. 68).

Erich Maschke sammelte 21 seiner frühen gedruckten Aufsätze in einem einzigen, gewichtigen Band. In einer Einleitung gibt er Auskunft über seinen Weg zur Stadt-

geschichte. Seine Forschungsarbeit begann er auf dem Gebiete des ehemaligen Ostpreussen, indem er die Wirtschaftspolitik Kaiser Friedrichs II. im Königreich Sizilien aufgrund der Quellen darstellte. Dabei suchte er nach Möglichkeit ein Gesamtbild des staufischen Königreiches zu bieten und stellt für seine Arbeit fest, es sei der früheste Versuch, die Wirtschaft eines Staatsgebietes in ihren Abläufen durch Leistungsmassnahmen zu beeinflussen. Auf den folgenden 25 Seiten wird die Geschichte der deutschen Städte der Stauferzeit dargestellt. Aus Gründen der Raumersparnis werden 110 Anmerkungen am Ende des Haupttextes angefügt. Das Bemühen nach möglicher Vollständigkeit führte Maschke dazu, auch rein geographische Arbeiten zu erwähnen, so z. B. F. Metz «Die elsässischen Städte in Festschrift zum Deutschen Geographentag (1927)».

Ein weiterer Abschnitt ist der deutschen Stadt am Ausgang des Mittelalters gewidmet. Maschke schenkt der städtischen Bevölkerungsbewegung besondere Aufmerksamkeit; er spricht von «wirtschaftserregenden Faktoren» und meint damit die Hintergründe der Bevölkerungsverschiebungen. Er erwähnt 210 Bürgerunruhen in deutschen Städten zwischen 1301 bis 1550; er führt St. Gallen auf, nicht aber Schaffhausen, das Zunftunruhen während fast 200 Jahren erlebte. Das Speyrer Stadtrecht breitete sich in die benachbarte Pfalz aus. Die in englischer Sprache beigefügten Inhaltsangaben mögen ein Hinweis darauf sein, dass in der Eile des Sammelns gelegentlich Gedrucktes unverarbeitet mitgekommen ist.

Maschke ist der Meinung, die Rheinbrücke von Basel sei die älteste Brückenbaute am Oberrhein; aber schon in der Laufenburger Urkunde vom 4. September 1207 wird die Brücke erwähnt. Es handelte sich um einen Schiedsspruch, der Streitigkeiten zwischen der Äbtissin von Säckingen und dem Grafen Rudolf II. von Habsburg schlichtete. Das Schiedsgericht stellt fest: «Volumnus etiam, ut clerici, monachi, milites, peregrini et omnis familia ecclesie per pontem Lovfenberg liberum/ habeant transitum et vecture eorum.» (Die Rechtsquellen des Kantons Aargau, bearbeitet und herausgegeben von Friedrich Emil Welti und Walther Merz, Aarau 1915. S. 1-3).

Die Rechtsquellensammlung gibt Aufschlüsse ersten Ranges zur Stadtgeschichte und sollte von keinem Stadtgeschichtsforscher übergangen werden. Weniger wäre mehr! – möchte der Leser angesichts der Überfülle der Anmerkungen gelegentlich ausrufen; aber wenn es dem Leser gelingt, die Auswahl selber zu treffen, bekommt er die Möglichkeit, eine Bibliographie zur mitteleuropäischen Stadtgeschichte zu erhalten, die ihren Zweck erfüllen kann. Nehmen wir das Beispiel von Basel: Wenn Rudolf Wackernagels Geschichte der Stadt Basel zitiert und in ihrem Aufbau charakterisiert wird, werden nur noch wenige ergänzende Arbeiten erwähnenswert sein. Wer das nicht leicht lesbare Buch Maschkes bewältigt, erhält einen Begriff von der Vielgestaltigkeit der stadtgeschichtlichen Literatur und wird die Mühe, die ihm die Lektüre macht, nicht zu bereuen haben.

Schaffhausen

Karl Schib

Der Landkreis Sigmaringen. Geschichte und Gestalt. Texte von G. RICHTER, J. WERNER, M. HERMANN, B. EFFINGER, T. BECK. Abb. nach Aufnahmen von O. KASPER u. a. Sigmaringen, Thorbecke, 1981. 324 S., Abb. (Thorbecke Bildbücher, Bd. 66).

Der seit 1973 in seinen jetzigen Grenzen bestehende, noch stark landwirtschaftlich geprägte Landkreis Sigmaringen beidseits der Oberen Donau hat mit diesem vorzüglich illustrierten und mit einem Register versehenen Buch eine geschlossene Darstellung und kompetente Würdigung erfahren. Beschrieben werden Landschaft,

Geologie, Kunst, Geschichte, historische Persönlichkeiten sowie die heutige Wirtschafts- und Sozialstruktur dieses von knapp 113 000 Einwohnern bevölkerten Gebietes von Baden-Württemberg.

Wädenswil

Peter Ziegler

ALPHONSE MAX, *Wettlauf um Lateinamerika. Blick auf Geschichte, Gegenwart und Zukunft eines noch unbekanntem Kontinents. – Ein Deutungsversuch.* Tübingen, Grabert, 1981. 452 S., Abb.

Das Buch ist zur rechten Zeit erschienen, denn wer möchte bestreiten, dass Geopolitik um Lateinamerika brennende Aktualität geworden ist. Der Verfasser, Politologe und Schriftsteller, wohnt seit Jahren in Montevideo. Nicht gleichmässig von jedem Land, aber von den notorischen Krisenherden, entwirft er eindruckliche politisch-historische Steckbriefe, um dann den Problemen Engagement der USA und UdSSR, arabische Einmischung, Katholische Kirche, Menschenrechte und Rauschgift besondere Kapitel zu widmen. Als roter Faden zieht sich seine Ansicht von der wachsenden sowjetischen Einflussnahme durch jedes Kapitel.

Winterthur

Pierre Brunner

ISABELLE BRELOT, RENÉ LOCATELLI et collaborateurs, *Les salines de Salins. Un millénaire d'exploitation du sel en Franche-Comté.* Besançon, CNDP, 1981, 111 p., ill. et cartes.

Edité par l'Association comtoise des arts et traditions populaires et l'Institut universitaire des arts et traditions populaires de l'Université de Franche-Comté, le fascicule dont nous rendons compte ici, présente sous une forme claire et agréable tout ce qu'il faut savoir sur le développement de l'industrie du sel en Franche-Comté. Destinée à un large public cultivé, il est certain que cette synthèse ne le décevra point. L'archéologie industrielle n'est pas non plus oubliée et la 2e partie nous semble particulièrement réussie à cet égard.

Neuchâtel

Maurice de Tribolet

Geschichtsdarstellung. Determinanten und Prinzipien. Hg. von KARL ERNST JEISMANN und SIEGFRIED QUANDT. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1982. 130 S.

Das Buch ist die Frucht einer Tagung des westdeutschen Arbeitskreises Didaktik und des Georg-Eckert-Institutes Braunschweig. Die Darstellung von Geschichte, von Prinzipien und Determinanten abhängig, wird untersucht anhand eines konkreten Themas, nämlich der polnischen Geschichtswissenschaft und der Geschichte Polens in westdeutschen Schulbüchern. Neben den Beiträgen von Klaus Zernock, Ursula Becher, Hans-Jürgen Pandel, Gudrun Eckerle, Bernd Schönemann, Wolfgang Hug wird man mit besonderer Aufmerksamkeit die Abhandlung von Jeismann betrachten, «Politische Determinanten der deutsch-polnischen Schulbuchempfehlungen», geht es doch hier darum, die Geschichtsschreibung in den Dienst der praktischen Vernunft zu stellen. Der Promotor der deutsch-polnischen Schulbuchdiskussion ging von der Voraussetzung aus, dass Geschichtswissenschaft und Geschichtsschreibung nicht wertneutrale «art pour l'art» sein können. Geschichtsdarstellung ist stets auch «Instrument gegenwärtiger Politik» (S. 118).

Zürich

Boris Schneider